



MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique

LA  
FAMILLE NOIRE,  
ou  
LA TRAITE ET L'ESCLAVAGE,

*Par M<sup>me</sup> Sophie Doyn.*

---

Traitez les hommes de la même  
manière que vous voudriez qu'ils  
vous traitassent.

St. Luc, vi. 31.

---

*Ne suis-je pas un Homme, un Frère.....*



PARIS,

SERVIER, Libraire, rue de l'Oratoire, n° 6.  
JEANNIN, Libraire, rue Vivienne, n° 8.  
PAPINOZ, Libraire, rue du Coq, n° 1.  
A. SAUTREY et C<sup>ie</sup>, Libraire, place de la Bourse.

1825,

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80173293

MARTINIQUE.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique

trahiné par un sentiment d'affection pour  
il n'eût pas cédé à la perfidie de quelques  
nouveaux, pris confiance dans les rapports  
autres, imbeciles, et s'il eût su déceler  
les courtisans corrompus.  
de combinaisons et d'intrigues, les  
avaient été envoyés aux Etats-généraux,  
sentans des baillages, et avec des pouvoirs

Hair 6

les opérations contre  
le clergé

celle générale  
appartenant  
à l'assemblée

opérations contre le clergé

charte pour se convaincre que ce n  
animé d'un esprit de paix et de cor  
a pris toutes les précautions que la  
sagesse et son désir de satisfaire tou  
fixant des bornes aux deux pouvo  
exécutive, et en réglant les formes à  
empêcher les empiétemens d'une  
l'autre.

LA

---

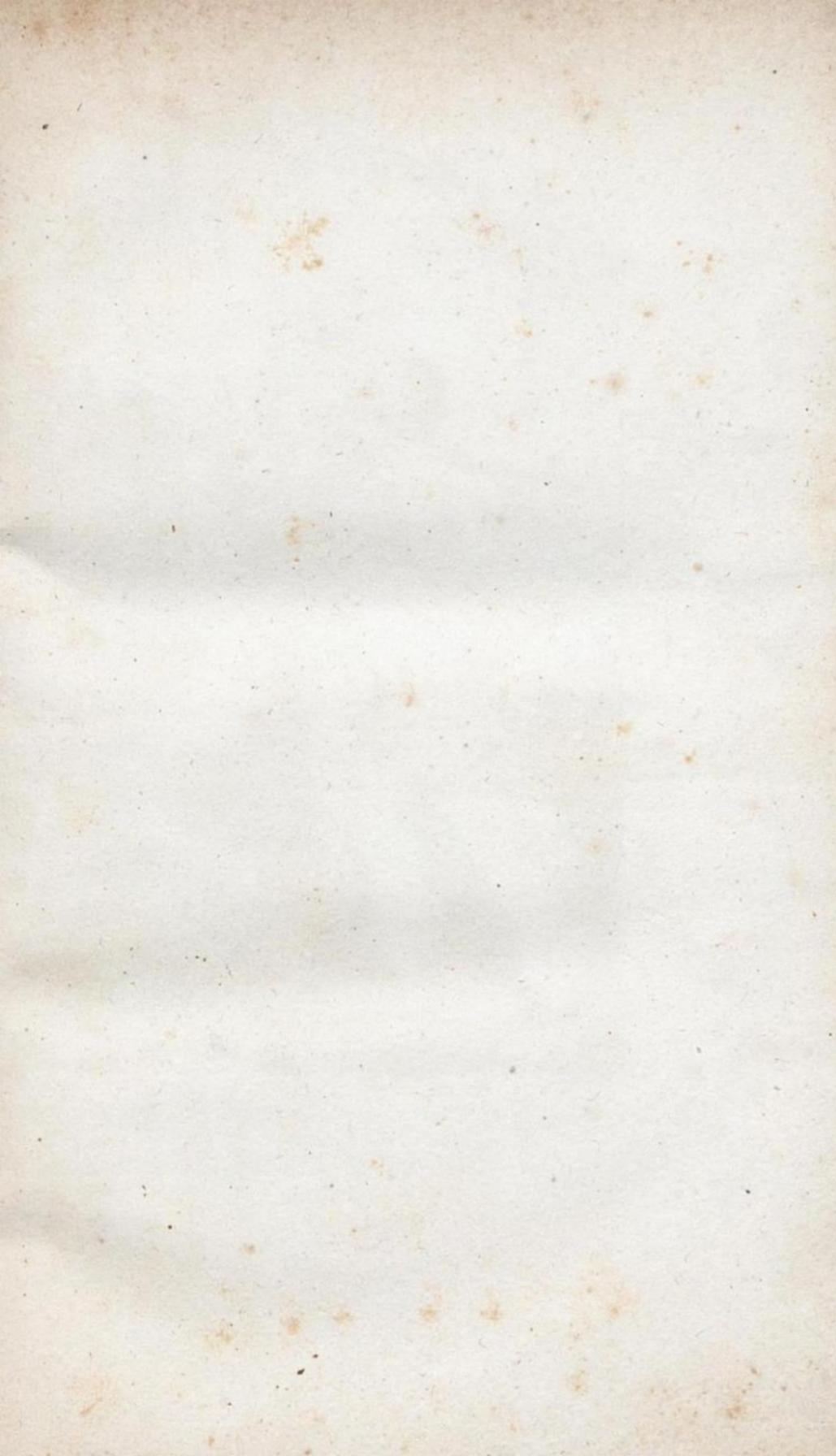
FAMILLE NOIRE.

---

---

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH,  
Rue Montmorency, n° 16.

---





Tigneran

Lith. de G. Engelmann

*Mon Dieu protège mon père  
Mon Dieu veille sur les destins d'Haïti.*

LA

# FAMILLE NOIRE,

OU

LA TRAITE ET L'ESCLAVAGE,

Par M<sup>me</sup> Sophie Doyn.

---

Traitez les hommes de la même  
manière que vous voudriez vous-mêmes  
qu'ils vous traitassent.

Sr.-Luc, vi. 31.

---

PARIS.

HENRY SERVIER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N<sup>o</sup> 6.

~~~~~

1825.

ck

R

FAMILLE NOIRE

LA FAMILLE ET LE MARIAGE

de M. G. G. G.

Paris, chez M. G. G. G.

PARIS

HENRY SNEYDER, LIBRAIRE,

10, rue de la Harpe, n. 10

1851

1851

## PRÉFACE.

---

CE livre n'est pas un roman, c'est l'histoire scrupuleusement fidèle des crimes qu'ont entraînés avec eux, dès leur origine, et que perpétuent de nos jours la traite et l'esclavage des noirs. Il faudrait avoir une imagination bien épouvantable pour s'être plu à inventer une seule des horreurs qui feront frémir à la lecture de cet ouvrage; non, la vérité seule y règne, les notes en feront foi; présentons dans nos récits le mal lorsqu'il est trop vrai qu'il existe; montrons-le pour corriger les hommes, pour les rendre meilleurs et plus heureux; mais si nous voulons

créer, ne créons que le beau, ne créons que le bien.

Rendre populaire la connaissance des malheurs inouis qui, depuis plusieurs siècles, pèsent sur les malheureux Africains, c'est avancer l'aurore de leur régénération sur la terre; c'est en portant dans tous les rangs l'horreur pour la traite qui les arrache à leur patrie, et pour l'esclavage dans lequel ils gémissent aux colonies, qu'on rendra vraiment efficace l'indignation qui doit soulever tout être pensant contre cet usage homicide. Bien des gens croient sincèrement que des nègres esclaves sont indispensables à l'existence des colons; d'autres pensent qu'on se moque d'eux quand on leur dit que les noirs sont conformés comme les blancs, et doivent par consé-

quent être traités en hommes. Dans nos sociétés frivoles, bien peu d'individus ont réfléchi que l'infâme trafic des noirs, et la puissance oppressive qu'on s'arroe sur eux, sont en contradiction directe avec les préceptes sacrés de notre religion, avec les principes du droit naturel, qu'ils offensent Dieu, et outragent l'humanité; il est nécessaire de les éclairer tous: tel a été le but de mes efforts; aucun ouvrage encore n'a fait connaître, à la masse de la nation, la véritable position des nègres; je le fais ici, j'ouvre une noble carrière; d'autres, je l'espère, y marcheront après moi avec plus de talent, mais jamais avec plus de zèle.

J'ai fait peser sur une seule famille de nègres une faible partie des maux qui accablent les nègres en général

depuis l'horrible invention de la traite. Les indifférens, classe trop nombreuse, peuvent eux-mêmes lire ce petit livre comme on lit une nouvelle. Sous cette forme légère, la vérité percera dans toutes les classes; et les larmes versées sur des héros imaginaires, exciteront peut-être les accens énergiques qui viendront mettre un terme à des souffrances trop réelles, les cris vengeurs qui plairont avec succès la sainte cause de l'humanité.

# Introduction.



**H**UMANITÉ, Religion, Justice ! Vous dont le nom sacré, prononcé chaque jour par des milliers de voix, s'élève, comme un concert céleste, comme un pur encens, jusqu'aux voûtes brillantes du palais de l'Eternel; pourquoi, toujours adorées par les bouches et toujours méconnues par les cœurs; toujours honorées par les paroles et toujours outragées par les actions; pourquoi, dans chaque âge du monde, les hommes qui

se disent sans cesse inspirés par vous , et pleins des vertus sublimes dont vous êtes la source et le principe, ont-ils profané votre culte, ont-ils ensanglanté vos autels ?

Ils se disaient justes, religieux, humains; et bientôt pourtant, pour obéir à leurs passions, la guerre secoua sur l'univers ses torches funéraires; la vengeance, les haines de partis, le despotisme des croyances, remplirent le monde d'épouvante et d'horreur. Partout l'étendard sanglant de l'intolérance fut déployé, partout des flots de sang coulèrent sous la hache du fanatisme, sous le poignard de la superstition.

Ils se disaient justes, religieux, humains, et l'humanité frémit, la justice se couvrit d'un voile funèbre, et la douce et tendre Religion, indignée, éleva vers

le Dieu vengeur ses yeux remplis de larmes !

Il n'est point d'erreurs, il n'est point de crimes que n'ait enfantés l'imagination de l'homme en délire. Le divin Législateur, l'immortel Sauveur du monde, méconnu, outragé par l'homme coupable, lui laissa, dans sa bonté céleste, dans sa clémence suprême, les préceptes qui devaient le rendre et meilleur et plus heureux.

Mais, combien les chrétiens se montrèrent peu dignes de ce beau titre de chrétiens ! Combien de fois, ingrats envers le Christ, ils oublièrent ses bienfaits, ils désobéirent à ses lois, ils fermèrent les yeux au rayon éclatant d'une lumière divine qui brille dans toutes les paroles du Rédempteur.

Au milieu de ce chaos immense de

fureurs et d'extravagances, de crimes et de folies, quand l'esprit passe alternativement de l'étonnement à l'horreur, de l'indignation au mépris, de l'épouvante à la pitié, on se demande pourquoi, dans une longue suite de siècles, les hommes qui devaient naturellement s'aimer et se prêter des secours fraternels, se maltraitèrent et se détruisirent avec constance, avec acharnement.

Cependant la morale si douce et si pure du christianisme, cette morale protectrice d'une égalité raisonnable, présage d'une sage indépendance, cette vive aurore de liberté, devait adoucir les cœurs, changer les mœurs des peuples. Les préjugés l'emportèrent sur elle. L'esclavage et tous ses abus, toutes ses cruautés, toutes ses injustices; l'esclavage, ennemi déclaré de la loi

de Jésus-Christ, fit peser sur le monde ses chaînes odieuses; l'Eternel avait créé des hommes, et il vit la terre couverte d'esclaves; le Dieu paternel, pour premier bienfait, donna à ses enfans la liberté, et l'homme inventa l'esclavage (1).

Mais peu à peu les ténèbres se sont dissipées, la lumière bienfaisante pénètre de toutes parts; partout l'intolérance et l'esclavage sont regardés comme deux monstres qu'il faut étouffer à jamais. Puisse, jusqu'à leurs noms, s'oublier dans les siècles!

C'est aux plages africaines que nous allons porter nos regards: c'est là que se montrent encore à découvert, dans toute leur antique barbarie, le despotisme et la cupidité, la superstition et l'hypocrisie; c'est là qu'un acte d'une

cruauté inouïe porte au plus haut degré la dégradation et la honte de l'espèce humaine.

Après la découverte du Nouveau-Monde, (2) après l'établissement des colonies, les Européens, avides de richesses, bravèrent les dangers que leur présentaient des pays sous l'influence d'un ciel toujours brûlant; ils s'y établirent; et, voulant tirer de leurs nouvelles patries tous les avantages qu'ils attendaient impatiemment des terres immenses qu'ils avaient conquises, ils prirent, avec une ardeur furieuse, l'inconcevable résolution d'adapter à leurs propriétés des machines dont rien ne saurait interrompre les travaux ni ralentir les mouvemens rapides; qui supporteraient, pour l'avantage des colons ou propriétaires, la chaleur dévorante et l'excessive

fatigue que les colons convenaient ne pouvoir être supportées par aucun être humain ; et ces machines étaient des hommes , mais des hommes noirs ! Or ce qui fut mis en usage dès ce moment pour se procurer ces hommes noirs , libres comme les blancs et , comme eux , rois de la nature , pour les réduire au misérable état de machines pensantes et sentantes , mais ne pensant que pour se plaindre , et ne sentant que pour souffrir ; ce qui se pratique encore de nos jours , à la honte de notre âge de lumière ; ce qui fut autorisé par des rois pendant des siècles ; ce qui commence seulement à être défendu par les puissances européennes , mais ce que des brigands , qui voudraient usurper le nom d'hommes , ne tremblent pas de faire encore , au mépris de toutes les lois di-

vines et humaines : voilà ce qu'il importe de faire connaître à toute la terre ; voilà sur quel crime il est nécessaire d'éveiller l'attention de tous les amis de l'humanité ; voilà ce qui doit émouvoir jusqu'à l'égoïste qui passe sa vie dans les plaisirs du monde et l'insouciance du sort de ses frères.

Depuis de trop longues années le sang innocent coule : des milliers de martyrs entourent le trône de l'Eternel, ils le supplient pour leurs malheureux frères..... Mais, que dis-je ? ils n'ont pas besoin de supplier le Dieu juste et bon ; il a maudi les barbares auteurs du plus grand forfait qui ait jamais teint de sang les fastes du monde ; il maudira ceux que le crime le plus atroce ne fera pas frémir. Et ce sont des chrétiens qui mirent en honneur cet usage funeste ! ce

sont les disciples, les enfans du Christ, qui le suivent encore ! Jésus - Christ dit : Aime ton prochain comme toi-même, ne fais pas aux autres ce que tu ne ne voudrais pas qu'on te fît; et des chrétiens abordent aux côtes de l'Africain paisible, c'est de leur prochain qu'ils s'approchent. Les noirs, simples et bons, sensibles et compatissans, les noirs, enfans de la nature, entourent sans crainte, sans défiance, les ennemis qu'ils voudraient aimer, qu'ils voudraient secourir. Des idolâtres suivent le précepte de Jésus-Christ : ils donnent leurs fruits, ils partagent leurs provisions, ils offrent l'hospitalité. Des chrétiens acceptent tout, et c'est pour abuser de tout, pour ensanglanter tout. Ils font pénétrer dans des âmes pures et innocens tous les poisons de l'avarice, de

la cupidité, de la haine, de la vengeance, toutes les passions enfin qui les dominent eux-mêmes. Ils enseignent au nègre sobre et laborieux les excès de l'ivresse, les perfides douceurs de l'oisiveté, les joies apparentes que procurent la richesse, le luxe, la mollesse et la volupté; ils corrompent son cœur pour le laisser sans défense, ils le séduisent pour l'égorger!

Bientôt, par leurs indignes soins, tous les liens sont rompus dans ce pays, naguère l'asile de l'innocence et de tous les sentimens de la nature dans leur pureté native. Plus de parens, plus d'amis, plus de liens de famille, plus d'unions sympathiques! de l'or, des pierreries, de brillantes bagatelles, voilà ce qui enivre le malheureux Africain : voilà ce qu'il apprend à connaître au prix de son sang et de sa liberté. Pour obtenir ces poisons

séducteurs, le père vend son fils, le frère livre sa sœur, l'ami dénonce son ami, et l'insensé est le lendemain conduit lui-même à ses bourreaux par un père, par un frère, par un ami. Tous les pièges sont tendus par l'Européen avide. Sur ce pays infortuné il déchaîne toutes les furies. Ici, c'est un état auquel il prodigue des secours pour triompher d'un état voisin dont lui-même fomenta les troubles, excita la haine, conduisit la vengeance. Pour prix de son feint empressement les dépouilles du vaincu sont à lui, c'est-à-dire les esclaves, les prisonniers, leurs femmes, leurs enfans.

Il charge l'habitant riche et industrieux d'un message ou d'une opération commerciale; et, pendant que celui-ci fait sa tournée lointaine, l'Européen garde en ôtage toute la famille du voyageur.

Mais des pièges sont tendus au malheureux enfant de l'Afrique; il est attaqué au sein des contrées qu'il parcourt; pris, blessé, chargé de chaînes, on l'emmène esclave et pour toujours loin du ciel de sa patrie; on fait peser sur son cœur un double supplice; on l'accable d'une double perte; le voilà pour jamais privé de sa liberté, et il emporte dans des climats détestés l'horrible certitude de l'esclavage et des souffrances de la famille chérie qui l'attend, qui l'appelle et qui ne doit plus le revoir.

Féconds en expédiens cruels, infatigables pour se procurer des victimes humaines, les traficans d'Europe se joignent aux furieux dont ils ont troublé la raison, dont ils partagent, dont ils exaltent la fureur; au milieu de la nuit, ils tombent comme la foudre, ils surpren-

nent un village, ils incendient les propriétés, ils détruisent les habitations. Par eux le désordre est au comble, le sang coule à grands flots, les vieillards sont égorgés; les hommes, que le désespoir anime, succombent sous les coups redoublés de leurs féroces et trop nombreux ennemis. Les jeunes gens, les filles, les enfans, tous ceux que leur âge ou leur vigueur font paraître dignes des regards de la cupidité, sont enlevés malgré leur résistance; et, accablés par les mauvais traitemens de leurs persécuteurs, sont forcés de marcher devant eux comme un misérable troupeau. Les malheureux balancent encore à préférer la mort au supplice qui les menace : bientôt ils ne balanceront plus!... mais hélas! cette dernière ressource leur sera soigneusement arrachée (3).

D'autres sont parvenus à s'échapper, ils ont gagné les forêts; mais les esprits infernaux sauront les y poursuivre. Chassés comme des bêtes fauves, la flèche meurtrière les atteindra de toutes parts, et ils n'auront que le choix de recevoir la mort ou de se rendre pour mourir (4).

Le petit nombre de ceux que l'adresse ou la force n'ont pu réduire, seront bientôt livrés à leurs bourreaux par la superstition que l'avarice exalte avec adresse. Accusés de sorcellerie et d'un pouvoir surnaturel, ils expieront leur prétendue puissance par leur éternel esclavage, celui de leurs enfans, de leur famille, des objets chers à leur cœur, à moins que cette puissance même ne leur permette d'avaler impunément un poison d'un effet trop certain. Quelle épouvantable effronterie (5)! Eh! quel fruit doi-

vent tirer de tant de meurtres, d'infamies et de cruautés les Européens insatiables? Vont-ils de ces milliers de bras tirer des milliers de trésors? — Non : l'expérience a victorieusement prouvé que des bras libres, des agriculteurs intelligens, une industrie perfectionnée, des instrumens bien adaptés à la culture du sol, doivent produire et produiraient mille et mille fois plus d'abondance et de richesses pour les colons que ces victimes entassées, que ces créatures épuisées par tous les maux que la barbarie humaine a créés pour l'homme infortuné (6). Mais quand il serait vrai, ce dont l'évidence, nous venons de le dire, démontre la fausseté; quand il serait vrai que les avantages résultant du commerce homicide appelé *traite des noirs* fussent considérables, je demanderai comment il

est possible de se familiariser avec cette idée, que des chrétiens peuvent et doivent s'enrichir par le meurtre, le vol, le rapt et le pillage, au mépris des commandemens de Dieu, de la loi naturelle gravée dans tous les cœurs, des fondemens de notre foi, de la Bible, au mépris surtout de l'Évangile, la loi nouvelle, la loi bien-aimée de Jésus-Christ et le code des chrétiens.

Cependant, ainsi qu'au moment de réaliser leur projet impie de construire la tour de Babel, qui, en les élevant jusqu'aux cieux, devait leur donner les moyens de braver de plus près l'Éternel, les hommes insensés virent leur esprit se troubler et leurs langues se confondre, ainsi, dans l'excès de leur cruauté, les Européens ne songeant qu'à resserrer le frein de la terreur, qui seul leur répond

des malheureux qu'ils enchaînent comme des bêtes féroces, oublient leur intérêt même, qui devrait au moins les engager à ménager les êtres qu'ils veulent faire servir à leur cupidité. Il arrive de là que de leurs esclaves les trois quarts périssent, les uns de mort violente, qu'ils préfèrent à leurs tourmens (7); les autres des suites des mauvais traitemens qu'ils souffrent sans cesse; d'autres de l'excès de la fatigue ou de l'excès de la douleur. Ainsi, pour tirer de l'utilité d'un homme noir, des chrétiens en sacrifient quatre; pour se servir des bras d'un seul, des chrétiens en assassinent trois. Quelle proportion! quel calcul inoui!

Décrire les maux que souffrent ces infortunés depuis leur enlèvement jusqu'au moment où ils vont souffrir plus

encore sur le navire appelé *négrier*, qui doit les conduire à leur triste destination, séparés pour toujours de la famille que le Dieu bienfaisant leur a donnée pour embellir leur pèlerinage sur la terre ; faire comprendre leur situation , lorsqu'ayant perdu ces êtres chéris , que des hommes viennent de leur ravir sans autre droit que celui de la force , ils se voient à jamais esclaves de ces hommes , leurs semblables et leurs frères , sous le prétexte bizarre qu'ils sont noirs et que ces maîtres cruels sont blancs ; les présenter à la pensée du lecteur , chargés de fardeaux et de chaînes , conduits tout sanglans , accablés de coups , mourant enfin de fatigue et de chaleur , et privés même du pouvoir d'appeler sur leurs bourreaux les vengeances du ciel (8) ! Décrire ces effroyables souffrances , ces

souffrances inconcevables amoncelées sur la tête des hommes par des hommes, par des chrétiens, est un devoir sacré, mais un devoir qui déchire l'âme, qui fait succéder les idées d'étonnement, d'horreur, de malédiction et d'épouvante avec tant de rapidité, que la plume tremblante a peine à présenter autre chose qu'un chaos de crimes et de douleur !

Peindre aussi les innombrables forfaits qui sont la suite naturelle de ces premiers crimes, lorsqu'esclaves dans les colonies, les malheureux noirs ne peuvent mettre au monde que des esclaves comme eux ; lorsque leurs maîtres s'arrogent même un pouvoir absolu sur une postérité qui n'appartient pas encore à la terre ; lorsque, sans espoir et sans consolation, les nègres se voient

chaque jour ravir par le caprice d'un intendant, le seul lien qui leur faisait supporter l'existence, la compagne de leurs souffrances, le soutien de leurs chaînes (9) ! lorsque des affronts sanglans ne peuvent jamais pour eux obtenir de justice, et sont étouffés dans de nouveaux affronts, noyés dans de nouvelles larmes, oubliés dans les flots de leur sang répandu !

Les peindre tous, les peindre comme on les sent, comme ils existent, ces forfaits odieux, c'est une tâche cruelle, mais nécessaire, qu'on doit toujours craindre de ne remplir qu'imparfaitement, mais qu'on doit tenter de toutes ses forces. Ah ! sur des milliers d'abus, sur des crimes sans nombre, en signaler quelques-uns à l'indignation du monde, sera toujours un bienfait pour les noirs ;

ce sera pour eux une aurore de pitié, une aurore de justice, une aurore de liberté.

Haïti s'est régénérée par l'excès du mal. Européens ! n'attendez pas qu'un mal plus grand encore ne régénère vos colonies retrempées dans votre propre sang ! La liberté marche dans l'ombre, dans l'ombre des cachots, et sous l'appareil des supplices. Tôt ou tard elle brisera ses entraves, elle écrasera ses ennemis, semblable aux rayons purs du soleil qui se montre éclatant après des nuits d'orages (10).

J'ai lu des pages étincelantes de beautés, pleines d'une mâle éloquence : des pages qui respiraient l'indignation trop long-temps comprimée, l'indignation qui s'exhale avec une noble énergie. Ces pages sont écrites par un noir ; par un

noir, maintenant habitant distingué d'une patrie de noirs ; par un noir, qui, fier des progrès de sa patrie, des succès brillans qu'elle obtient dans les sciences les plus abstraites, dans les arts les plus ingénieux, vient plaider avec véhémence la cause de ses frères encore captifs, vient demander au monde raison d'anciens et trop sanglans outrages, vient enfin, l'âme déchirée, mettre au jour les pièces d'un horrible procès, dont Dieu seul pourra juger les parties.

A cet appel à l'humanité, à cette cruelle évidence, à cette désolante réalité, qui pourrait chercher des excuses, qui pourrait refuser des larmes ? Ah ! qu'il a dû souffrir celui qui les a senties ces émotions poignantes, celui qui les a tracées ces lignes de sang ! Puissent le sentiment qui répond au

sien, les vœux qui accompagnent ses vœux, la douleur qui comprend sa douleur, adoucir ses blessures, soutenir son courage, augmenter son espoir !

Que nos voix, embrassant une sainte cause, deviennent, pour tant de milliers de victimes, comme la voix des archanges, formant de mélodieux concerts ! que ces voix éclatantes portent dans tout l'univers la malédiction du Créateur sur tous ceux qui favoriseront ce commerce de chair humaine ; qu'elles instruisent enfin les peuples trop longtemps aveuglés sur tant de barbarie.

Dormez, noirs innocens ; dormez ; agneaux résignés à la mort ; que cette terre brûlante devienne pour vous un lit plus doux ; que le sommeil repose vos membres affaiblis ; qu'il vous porte des songes consolateurs, qu'il vous montre,

dans un prochain avenir, l'affranchissement et le repos.

Les blancs se sont plaints amèrement des horribles représailles commises par les noirs, lors des massacres de Saint-Domingue. J'ai vu des témoins de ces désastres sanglans; j'ai lu les plaintes non moins amères des noirs insurgés. Oui, des horreurs furent commises par eux, leurs vengeances furent souvent atroces; mais qui leur donna l'exemple de ces cruautés qui font frémir la nature? Qui leur enseigna ces traitemens barbares qui révoltent les cœurs les plus indifférens au spectacle des souffrances humaines? Qui, pendant quatre siècles, essaya tour à tour sur eux des supplices variés avec un génie infernal avec une inconcevable férocité? Qui? Les blancs.

Mon imagination se porte à ces scènes de désolation. Je vois un homme chargé de punir un autre homme, et qui, parce qu'il est blanc, et que le prétendu coupable est noir, oublie que tous deux ont une âme créée à l'image de Dieu, que tous deux ont un corps également sensible à la douleur physique. Je le vois armé d'un fouet dont il déchire le malheureux noir, jusqu'à ce que celui-ci tombe à ses pieds inanimé, jusqu'à ce que le sang ruisselle autour de lui. Les larmes de l'infortuné n'inspirent pas plus de pitié au barbare que n'en éprouve le chasseur altéré du sang du cerf, à la vue de ses pleurs touchans. Je lui vois choisir une autre victime ; en vain implore-t-elle la mort à grands cris, elle ne l'obtiendra qu'après d'horribles tortures. De tous côtés, des membres fra-

cassés tombent, des êtres mutilés désolent les regards. Tous les sens sont outragés, sont détruits l'un après l'autre. Toutes les horreurs du feu, toutes les blessures cruelles, toutes les angoisses de l'effroi, l'affreuse attente de douleurs sans cesse renaissantes, enfin toutes les maladies que peuvent enfanter tant de crimes sont prodiguées aux noirs par les blancs. Celui-ci n'obtient que par la force les faveurs que l'amour seul aime à donner; eh bien! un châtement honteux punira le refus obstiné de l'innocence. D'autres, le sourire sur les lèvres, prennent place autour d'un cirque. Sans doute, quelque attrayant spectacle excite leur curiosité? ce spectacle, c'est celui d'esclaves noirs dévorés à leurs yeux par des bêtes féroces, par des animaux enragés!!! (11)

La foudre gronde dans les airs; elle éclate, elle réduit en poudre ces oppresseurs d'une race humaine, ces assassins de leurs frères ! Je la suis avec un serrement de cœur de reconnaissance, je la vois tomber, je lève mes regards vers le ciel, je lui adresse un remerciement solennel, je m'écrie : Mon Dieu ! je ne vous maudirai point, vous avez fait justice ; et pourtant je fais partie de l'espèce blanche, mais je ne ferai point regretter au Dieu suprême de m'avoir donné une âme ! Eh bien ! cette foudre vengeresse, c'est cet élan de l'indignation, c'est ce soulèvement des victimes ; il conduit à la fureur, à l'égarément, au délire, mais il enfante la liberté. Blancs, ces esclaves forcenés, vous seuls avez détruit leur raison ; mais qu'aviez-vous fait de la vôtre ? leurs ter-

ribles vengeances ne furent que des éclairs, et vous vouliez faire peser sur eux d'éternels orages ! quatre siècles de malédictions s'élèvent contre vous, et vous parlez de représailles !!!!!

Si, quelque jour, par suite des progrès de leur civilisation, les noirs tenaient notre rang dans le monde, et que, plongée à son tour dans les ténèbres, triste fruit de la décadence des empires, notre espèce abruti tombât au niveau de ces nègres dont notre despotisme seul étouffe l'entendement (12) ; si, parmi ces nègres, il en était alors qui voulussent faire le commerce des blancs, combien nous nous sentirions heureux de trouver des philanthropes noirs, qui nous protégeraient contre un esclavage que le ciel condamne ; un esclavage qui ne saurait être utile, en aucun cas, au bien-être

des hommes; un esclavage réprouvé par la raison, l'humanité, et qui n'a enfanté que des crimes, *avant ce temps peut-être inconnus aux enfers* (13)! Combien nous les bénirions, ces noirs qui se proclameraient *amis des blancs*! Prenons-le donc ce beau titre d'amis des noirs; protégeons-les ces noirs; faisons retentir leurs cris dans toute l'Europe; adoucissons leur sort; éclairons-les; consolons-les; préparons-les enfin à recevoir de nous, et le plus promptement possible, en compensation de tout le mal que nous leur avons fait, le plus grand des biens, plus que la vie, la liberté! Alors seulement, en embrassant nos frères, nous pourrions présenter des chrétiens aux autels du Christ; mais, jusque-là, les fourbes seuls oseront soutenir qu'en arrachant des

esclaves de l'Afrique, ce sont des idolâtres qu'ils veulent convertir à la foi (14).

L'histoire d'une famille noire suffira pour instruire pleinement tout lecteur impartial, tout ami de l'humanité, pour qui la justice et la religion ne sont pas des mots vides de sens, des talismans qui changent au gré de l'intérêt.

Heureux l'écrivain dont les yeux se reposent sans cesse sur des scènes de bonheur, dont la plume légère n'a que des situations touchantes, des pensées agréables à retracer! Satisfait d'un joyeux travail, sûr d'avance de faire sourire, il séduit, il console, il entraîne, il fait jouir comme il jouit lui-même, il rend meilleur par l'exemple de la bonté, il rend heureux par le spectacle du bonheur.

Mais celui qui n'a que des horreurs à décrire, que des crimes à faire détester, qui, pour faire haïr les coupables, doit faire apparaître leurs victimes avec toutes leurs douleurs, avec toutes leurs souffrances ; qui partage l'anxiété de ces victimes pour les faire plaindre, leur indignation pour exciter à les venger ; ah ! celui - là souffre , mais il souffre pour être utile : c'est presque une vertu.





**FAMILLE NOIRE.**

---

A QUELQUES milles d'une côte d'Afrique vivait une famille, dont les qualités naïves auraient assuré le bonheur, si le bonheur était toujours la récompense de la vertu. Mais hélas ! tout ce qui peut faire détester à l'homme son existence, tout ce qui peut empoisonner ses sensations, déchirer son âme et lui faire maudire le ciel, se réunit pour accabler cette famille innocente ; pourtant n'accusons pas le ciel, il lui avait donné tout ce qui peut charmer la vie, tout ce qui peut inspirer la joie, faire naître l'amour, les doux liens du

sang, les plaisirs de l'amitié, un champ ; de l'abondance , une santé robuste, la jeunesse , l'espérance.... : les hommes, les hommes seuls détruisirent tout; oui, tout. Ils ont mis le désespoir où devait régner l'allégresse ; les convulsions de la rage à la place du sourire de la reconnaissance; l'affreuse attente du néant dans des cœurs ouverts à l'espoir de l'éternité.

Excités par les Européens, séduits par l'aveugle désir des richesses , entraînés par une basse cupidité , deux partis insensés venaient de se déclarer la guerre. L'un sur l'autre ils fondent avec furie ; les chaumières sont en feu ; les champs de riz sont dévastés; il n'est plus de repos, il n'est plus de salut pour les familles ruinées et poursuivies jusque dans leurs forêts; enfin, les vainqueurs

se retirent emmenant leurs prisonniers qu'ils vont vendre comme de viles marchandises, leurs prisonniers, leurs frères, leurs compatriotes, l'objet de leur avidité, et plus encore de celle des Européens dont les vaisseaux sont prêts à enlever leurs victimes.

O mon cher Taiï, c'en est donc fait, je ne te verrai plus ! Te voilà pour jamais perdu pour ton frère, pour ta famille, pour ta patrie ; tes bras ne s'entlacheront plus aux miens ; jusqu'au-delà des mers, des barbares vont t'emmener enchaîné ; tu ne te mêleras plus à nos danses joyeuses, tes chants ne donneront plus le signal à nos chants. Ah ! nous ne danserons plus, nous ne chanterons plus ; un silence éternel, un silence de mort doit seul régner parmi nous. Gardons-nous, par aucun bruit, de révéler

notre existence aux dieux, ils ne se souviennent de nous que pour nous envoyer des maux, que pour nous charger de souffrances; cachons-nous bien à leurs regards; le jour n'est pas loin où le néant nous sauvera de leur fureur. O mon frère, mon frère, si du moins nous avons souffert ensemble! Cher Tai, lorsque tu quitteras d'indignes fers, lorsque tu échapperas à une vie de douleur, j'aurais du moins choisi la terre qui couvrira ton corps meurtri, je l'aurais choisie bien douce, bien fine, bien légère.....et tu es perdu pour moi, et je ne te verrai plus!..

Ainsi parlait Phénor, et des larmes couvraient son visage amaigri, et ses mains arrachaient ses cheveux. Puis, croisant ses bras sur sa poitrine, avec une force convulsive, il fixa ses yeux

devant lui avec l'expression de la démence, avec l'effroi d'un être abruti par l'excès du mal, qui n'ose contempler la terre, qui ne lui promet que des peines, et ne saurait rien demander au ciel dont il ne peut que nier ou maudire la puissance.

Ainsi le crime des Européens a, non seulement couvert cette terre africaine de désastres et de misère, mais il a enlevé à la fois la paix et la religion à ses enfans infortunés; non seulement leur projet annoncé de convertir l'Africain idolâtre ne pouvait être que dérisoire, mais encore ils ont arraché au nègre malheureux toute consolation religieuse, toute idée de divinités bienfaisantes. Comment supposer un Dieu juste, où des innocens sont tous les jours victimes des méchans, une pro-

tection céleste, où le crime seul triomphe à tous les yeux.

Phénor rejoignit sa famille, son habitation grossière avait été réduite en cendres; il fallut construire à la hâte une hutte sauvage, abri bien imparfait, mais indispensable à la pauvre famille. Les champs de riz avaient été brûlés; tout espoir de récolte était détruit, la famine se fit bientôt sentir. Phénor résolut d'aller à plusieurs milles échanger quelques fruits de son industrie contre des provisions nécessaires à l'existence de ses parens et de lui-même; il se dirigea vers les côtes les plus voisines du lieu qu'ils habitaient. Un *négrier* venait de mettre à l'ancre. Phénor frémit, et, par un mouvement machinal, porta la main à son côté, comme pour s'assurer d'une arme en cas de besoin (15);

il n'en avait point. Il se promit de ne plus voyager sans ce secours, abrégea le plus qu'il lui fut possible ses affaires, et se retira plein de pensées sinistres. En vain, à son retour, son père voulut-il remettre quelque sécurité dans son âme. Je puis, dit-il, avoir le courage de supporter le sort qui m'attend ; je puis même me résigner à la mort, mais demeurer tranquille et serein lorsque l'ennemi est là, lorsque les pièges sont tendus sous chacun de nos pas, lorsque les haines s'éveillent, lorsque pas un de nous, peut-être, ne doit espérer de voir les récoltes prochaines ; c'est ce qui m'est impossible, bien impossible, puisque je ne le ferais même pas pour vous, mon père.

Puis, avec véhémence, il ajouta :  
Mon père, non seulement vous avez

perdu un fils, mais avez-vous oublié votre frère? avez-vous oublié que chargé, par les traîtres européens, d'une mission dans des contrées lointaines, il se vit pris et chargé de chaînes par leurs complices, tandis que sa malheureuse famille, demeurée en ôtage sur le vaisseau des perfides, fut traitée en esclave, et tendit vainement les bras à l'infortuné perdu pour elle?

A ce souvenir le vieillard soupira, sa tête tomba sur sa poitrine; le jeune homme se tut.

Phénor possédait un caractère décidé, beaucoup de finesse et de perspicacité. L'état d'enfance où le malheur, les craintes continuelles, et par conséquent le peu de progrès de la civilisation, plongeait l'Afrique, ne pouvait lui permettre de devenir un homme remar-

quable. En Europe, il eût développé peut-être un grand génie; en Afrique, il fut un grand infortuné; mais son esprit, beaucoup plus vif que celui d'un grand nombre de ses frères, lui fit apprécier plus amèrement les injustices du sort; il sut analyser, pour ainsi dire, ses souffrances; et son cœur, fait pour connaître les sentimens nobles, brisé par l'excès des maux, ne connut plus que la haine et le ressentiment.

Mille besoins se faisaient sentir chaque jour dans la famille de Phénor; les subsistances manquaient, et les moyens de s'en procurer étaient difficiles, et souvent dangereux. Phénor, bien armé, la main sur son poignard, reprit le chemin des côtes; il voulait faire encore quelques échanges, et aviser aux moyens de se créer de nouvelles communica-

tions avec les habitans qui avaient eu le bonheur de se trouver hors des portées de la guerre. Il aurait pu engager sa famille à venir chercher un asile aux lieux où régnait encore l'abondance, mais l'horrible négrier était là, sa vue ne pouvait inspirer que de noires idées ; une voix lugubre semblait s'élaner de son sein, et faire retentir aux oreilles du noir : Fuis, fuis ; trop tôt, hélas ! tu ne pourras plus fuir.

Un rassemblement frappe tout à coup les yeux de Phénor, il distingue des visages d'Europe, il tressaille et veut s'éloigner ; un mouvement involontaire le retient ; il reporte ses regards sur la foule agitée, il n'entend que des voix confuses, et pourtant son cœur bat avec violence ; il se sent, comme malgré lui, poussé de ce côté ; il s'approche, il

touche enfin à ces objets d'émotion et de terreur. Un enfant, un garçon de douze ans, au milieu de cinq ou six Européens, recevait d'eux quelques sacs de farine, quelques objets de nourriture, les mettait dans les mains d'un autre garçon, à peu près du même âge, et lui disait : Porte bien vite tout cela à ma mère et à mon père ; dis-leur que je m'en vais avec ces blancs, pour que mes pauvres parens aient à manger ; je reviendrai près d'eux quelque jour, ces gens-là me l'ont promis.

Malheureux enfant, s'écrie Phénor, crois-tu donc qu'on revienne de là-bas ? Pauvre insensé ! ah ! le ciel m'envoie-t-il pour sauver mon frère, ou pour être témoin du plus affreux attentat ? Tu ne veux pas que tes parens meurent de faim, mais ils mourront de douleur s'ils

te perdent. Isméni, mon cher Isméni, reviens avec moi, reviens près de ton père et de ta mère, rends ces provisions perfides, rends-les, Isméni; viens, retournons ensemble !

Le marché est conclu; tout est fini, dirent les Européens, en retenant fortement l'enfant qui voulait se jeter dans les bras de son frère. — Vous m'avez peut-être trompé, dit Isméni, que les paroles de Phénor avaient effrayé; je ne veux plus vous suivre, reprenez vos sacs. — Nous ne t'avons point trompé, répondirent les blancs, tu es venu t'offrir toi-même, nous avons accepté l'échange que tu nous proposais : tout est fini pour toi, marchons. — Barbares, s'écrie encore Phénor, avez-vous juré de n'avoir aucune foi avec les noirs, ou la perfidie est-elle une loi de vos climats ? n'aurez

vous aucune pitié pour un être innocent qui ne sait ce qu'il fait? Dans votre pays, lorsqu'un enfant vous demande un poison, vous le lui donnez donc, barbares?

Tout est fini pour lui, répétèrent avec impatience les matelots du négrier (car tels étaient ces gens-là, malheureusement pour Phénor); et si tu parles encore sur ce ton, nous t'apprendrons à te taire, nous te donnerons des leçons d'un éternel silence. — Eh bien! emmenez-moi plutôt à sa place, puisque rien n'arrête votre cruauté. — Nous pourrions bien vous emmener tous deux. — Phénor, indigné, ébranla son poignard.

Une voix lointaine fit entendre alors ces mots : Phénor, Phénor, ta mère expire; elle t'appelle, elle veut te voir encore. — Ma mère, ma mère, ô Dieu!

mais mon malheureux frère ; non , je ne puis l'abandonner. Phénor, dit encore la même voix avec un accent solennel, ta mère expirante t'attend. Ma mère, je t'obéis, dit avec effort et d'une voix étouffée le malheureux noir : Adieu, adieu, mon frère.

Déchiré par la douleur la plus poignante, anéanti par l'excès du désespoir, Phénor précipite ses pas. Au détour d'un petit bois, un nègre se jette à son cou. O Phénor ! dit celui-ci, n'as-tu pas reconnu la voix de l'amitié ? Pardonne, je t'ai trompé ; mais ton danger seul m'a inspiré dans cet instant affreux. J'ai tout vu, tout entendu, j'ai tremblé, je me suis éloigné, je t'ai sauvé. Phénor ! en restant près de l'infortuné Isméni, tu ne pouvais que te perdre avec lui et causer deux malheurs au lieu d'un. Mon

bon ami, ta mère se porte bien, tes parens existent, il faut vivre pour eux.

Génie de l'amitié! les blancs seuls peuvent te méconnaître. Eux seuls, absorbés par un intérêt criminel, peuvent nier que tu agisses sur toutes les puissances de l'âme du noir. Cet enfant infortuné d'un climat envahi se sent, comme nous, ému par un sentiment profond; comme nous, il peut se dévouer pour sauver un ami. Ah! comme nous, l'amour et l'amitié l'inspirent!

Il n'est plus temps de retourner sur ses pas. Phénor le voit bien; il adresse un reproche, mais ce reproche est si doux! Il serre la main de celui dont la tendresse l'abusa, il soupire; que de regrets, que de craintes dans ce soupir! Allons, dit-il, allons voir ma mère. Phénor, près de ses malheureux parens,

Phénor, prodigue de ses soins pour adoucir la perte de son frère, pressentait de nouvelles épreuves. Il encourageait sa famille, il la forçait de sourire à sa voix, et pourtant un frisson mortel, avant-coureur de nouvelles souffrances précurseur de malheurs prochains, s'était emparé de tout son être; ses sens étaient troublés, et intérieurement toute son énergie l'abandonnait.

Ce noir, cet ami fidèle, dont le stratagème avait sauvé ses jours et sa chère liberté, était lié par un sentiment tendre avec la jeune Thorée, sa sœur. Il partageait les chagrins de la famille de son amie, il partageait les justes craintes de Phénor. Il vint trouver les parens de Thorée : Mon père ! ma mère ! mes amis ! dit-il, fortifions autant qu'il est en nous les liens que le ciel nous per-

met de former ; plus nous serons unis ; moins le malheur osera nous atteindre ; le destin cruel respectera peut-être nos chaînes fortunées ; s'il nous accable , si les chaînes de l'esclavage l'emportent , notre vie courte aura du moins été remplie ; donnez-moi ma Thorée pour femme.

Thorée lui fit un doux sourire ; elle l'entoura de ses bras caressans. Oui ; dit-elle , donnez-lui Thorée !

Puisse-tu , ma sœur , dit Phénor , trouver en lui un appui , et quelque jour un sauveur !

Tout fut conclu de suite , on fit quelques apprêts ; les familles les plus pauvres , les plus infortunées , veulent toujours que le moment qui sanctifie le changement d'état de leurs enfans , qui fait de leurs filles des femmes , de leurs

fil des chefs de famille, à leur tour, ait quelque apparence de fête. Mais quelle fête en ce jour, grand Dieu! Les pauvres noirs souriaient à des tombeaux; leurs concerts étaient un bruit de chaînes.

Cependant des voyageurs parcourent la contrée habitée par Phénor. Ils arrivent près de son toit grossier; ils frappent à sa porte hospitalière, et cette porte s'ouvre à l'instant pour eux. Ils sont blancs ces voyageurs; leurs visages portent naturellement, pour les yeux des noirs, une empreinte ennemie; leur couleur rappelle des crimes et des maux sans nombre, mais ils implorent l'hospitalité; ils seront bien reçus; ils paraissent fatigués; ils reposeront en sûreté leurs têtes, ils ont souffert sans doute dans ces contrées inconnues pour eux: tous

les secours, tous les soins leur seront prodigués.

O procédés généreux ! âmes innocentes et pures ! humanité, qui seule décelerait la noblesse d'une race outragée, si toutes les vertus domestiques, pratiquées par elle, ne suffisaient pas pour confondres calomniateurs ! quelle sera votre récompense ? Pauvres agneaux ! vous-mêmes vous tendez votre gorge innocente, vos bourreaux s'applaudissent de votre imprudente sécurité ; l'enfer a dicté leur sourire.

Le jour allait paraître ; Thorée allait dire à son amant : Je suis à toi. Un juge, un constable, une espèce de commissaire enfin, dont l'autorité était reconnue dans l'endroit, pénètre dans la chambre. Il arrête l'époux de la jeune négresse. En un instant cet infortuné est

accusé d'un crime imaginaire, de sorcellerie. En un instant il est soumis à cette épreuve perfide, inventée par la cupidité des blancs, pour perdre sans retour l'innocent qui ne peut résister aux mortels effets d'un poison subtil. Cette cupidité infâme, cette rage impie, les Européens insatiables l'ont fait passer dans l'âme de malheureux insensés, de nègres avilis. Dans ces contrées, tout semble soumis au génie du mal. Que pourraient les larmes de l'innocence, les prières du désespoir contre la soif des richesses, contre les calculs enivrants d'une ambition désordonnée dans un être qu'on a entièrement privé du feu sacré de l'intelligence ; lorsque tous les efforts réunis des cris déchirans des victimes et des cris du remords vengeur ne peuvent rien sur des hommes qui se

disent pleins de raison, et pénétrés des préceptes d'une religion divine ?

Les impies triomphent ; le poison a produit son effet accoutumé, le jeune noir est mourant. Il est criminel, il n'en peut exister aucun doute ; qu'il soit donc à l'instant vendu, lui, si les exorcismes (17) parviennent à chasser *l'esprit malin* de son sein déchiré, c'est-à-dire si le contre-poison peut le rendre à la vie ; et toute sa famille, père, mère, frère, sœur, tous ceux que leur âge rend dignes des regards des propriétaires des négriers voisins !

Tout se passe selon les ordres donnés. Qui peut exprimer l'horrible abattement, la sombre douleur, les mortelles palpitations qui viennent de s'emparer de l'inconsolable fille ? En un jour, en une heure, elle a tout perdu, tout ! Pour

elle plus d'espoir, plus d'avenir! Un caprice de brigands forcenés a tout détruit!

Amour, amour! source ordinaire de joies et de délices, tu n'es donc, pour les enfans de la terre africaine, qu'une source d'amertume et de désespoir? Toi aussi, toi, qui consoles de tout; toi, que l'ambition ne saurait atteindre, et qui, fier de ta liberté, de ton souffle indépendant, et de tes trésors répandus au hasard et prodigués à tous, braves les chaînes de l'esclavage, et te joues, avec audace, de la colère des tyrans de la terre; toi, qui donnes le bonheur au sein de l'adversité, et sème de roses brillantes le lit même de la douleur, tu veux donc n'être, pour le nègre malheureux, qu'une torture de plus, qu'un poison dévorant! Hélas! le ciel, dans sa

bonté, t'envoya aux hommes, et les hommes t'ont dit : Amour ! tu es le don le plus précieux du ciel ! mais des barbares, au mépris des ordres du Christ, et profanant le signe révééré de sa croix qu'ils adoraient en apparence, ont abordé, avides de crimes, dans ces climats nouveaux pour eux ; heureux possesseurs de l'Évangile, c'est la haine, le mensonge et la perfidie qu'ils se sont empressés de répandre autour d'eux ; au lieu de la parole divine, parole de douceur et d'égalité, ils ont semé les vices, la cruauté, le désespoir, et ils ont dit : Nous faisons des chrétiens ! O blasphème frappé de la foudre céleste ! seulement pour toi, et pour tous les crimes que tu enfanter, Dieu, sans doute, s'est nommé le Dieu des vengeances ! Ce n'était pas assez que de voler des hommes

à leur patrie, il fallait enlever tout bonheur à ces hommes. Il leur restait l'amour; eh bien! dirent les barbares, que l'amour soit pour eux un supplice!

Les parens de Thorée sentent ses maux, et prodiguent, sans espoir, des consolations impuissantes. Phénor se sent agité d'horribles frémissemens. Il regarde sa sœur, il regarde autour de lui, il ne voit que souffrances, que regrets, que terreurs. Des larmes et des sanglots, voilà tout ce qui se répète dans ce cercle d'infortunés. Phénor jette un regard sur les blancs qu'il a reçus dans sa cabane; il est surpris de voir leurs yeux secs, leur expression indifférente et presque farouche. Il croit même remarquer un signe fait par eux aux satellites du pouvoir qui sont venus s'emparer du noir empoisonné, et qui déjà réclament

les parens de la victime. Est-ce une erreur ? est-ce un mystère ?

Que les préjugés ont de force , qu'ils sont dangereux pour le bien-être, pour la vertu des hommes !

Ces blancs, quel que soit leur endurcissement, quel que barbare que soit leur profession, quelsque soient enfin leurs projets criminels, n'auraient pu demeurer insensibles à la moitié des douleurs dont ils ont été les témoins, si ces douleurs avaient frappé des blancs. Ils n'auraient pu contempler de sang froid les angoisses de l'innocente Thorée ; les larmes que le supplice d'un amant chéri arrachait à cette fille déchirée d'horreur et d'amour, si Thorée eût été blanche. Non, non, il n'existe point de monstres qui puissent rester, de sang froid, présens à de pareils spectacles ;

mais les préjugés rendent trop souvent les hommes plus affreux que des monstres.

Le crime était loin encore d'être satisfait. Les parens de Thorée cherchaient le repos sur leur couche; Phénor, seul soutien de ces malheureux, était en course lointaine, les étrangers reposaient-ils? Non. Ils ont pénétré près de la jeune fille; fatigués de douleur, ses yeux viennent de s'appesantir; elle sommeille, mais elle soupire, mais elle pleure encore! Les blancs bravent l'hospitalité, ils étouffent la reconnaissance, un voile est jeté par eux sur la pauvre négresse; sa bouche est comprimée, aucune lumière ne saurait frapper ses yeux; elle se réveille..... ô quel réveil! un horrible supplice, prélude de supplices nouveaux! Les barbares précipitent leurs pas

et vont déposer leur proie sur un vaisseau perfide, habitué à receler des victimes; ils se félicitent d'avoir ravi encore une vierge innocente à la malheureuse Afrique.

De cruels, de profonds gémissemens sont la seule vengeance des parens de l'infortunée. Sa mère..... barbares! est-il donc deux souffrances, deux amours maternels? Ces entrailles noires que vous déchirez sans aucune pitié, n'ont-elles pas, comme celles de vos mères, tressailli mille fois de tendresse et d'anxiété? Et vous venez leur arracher l'espoir des jours de l'avenir, le fruit de tant de secondes de sollicitude et d'amour! Vous n'avez donc jamais aimé vos mères, vous n'aimerez donc jamais vos enfans? Ah! puissent ces enfans victimes des hommes, poursuivis par l'injustice ou

engloutis dans les ondes , vous faire sentir à leur tour les douleurs que vous prodiguez. Et vous , mères , vous que des climats plus heureux virent naître , mais que le même Dieu doua de sentiment et de vie , écoutez vos sœurs qui souffrent et gémissent : ce sont vos fils qui outragent des mères , qui se plaisent à les assassiner. Ah ! que vos voix s'élèvent contre eux avec les nôtres , et que votre malédiction imprime , jusque dans l'autre vie , sur le front de ces êtres dénaturés , un trait vengeur , un trait ensanglanté !

Phénor revint cette nuit même ; malheur , malheur sur nous , dit-il avec un sombre désespoir ! Il contempla les larmes de ses parens : O Dieu ! s'écria-t-il , où es-tu donc ? et qu'avons-nous fait qui t'offense ? Ces hommes se nomment

chrétiens, je le sais ; ils veulent que nous t'adorions comme eux ; ils disent que le Christ est le Dieu parfait, que ses lois sont divines ; ils disent qu'ils les suivent ces lois ; je les ignore, moi, mais elles ordonnent donc le meurtre, elles protègent donc tous les crimes ? ô Dieu ! si tu existes, replonge-moi dans le néant, c'est le seul destin d'un noir, c'est sa seule croyance, son seul désir, tout son espoir ; ceux qui se disent tes enfans me font horreur.

L'homme déterminé, l'homme courageux ne cesse de lutter contre le sort qu'à la dernière extrémité : Phénor était cet homme. Persuadé que sa soeur serait embarquée sur un bâtiment faisant la traite, il se rendit à la côte. Le hasard le servirait, peut-être pourrait-il la sauver, la verrait-il au moins encore une

fois ? que ne donnerait-il point pour soulager ses peines !

La délicatesse est partout fille de l'amitié. Partout l'être souffrant oublie ses souffrances pour soulager celles de l'objet qu'il aime. La nature rendit le cœur humain susceptible d'éprouver tous les nobles, tous les doux sentimens. Les préjugés et les passions sociales ont seuls étouffé ce pur instinct de la nature.

Plusieurs bâtimens étaient à l'ancre. Le jour commençait à paraître , mais le temps était sombre. Tout à coup le signal du départ est donné sur l'un des navires. Phénor l'aperçoit ; il court, il s'approche ; son cœur bat avec violence , des cris se font entendre , des menaces et des coups leur répondent aussitôt. Une jeune fille paraît sur le tillac , elle s'élançe dans la mer, c'est Thorée ! c'est la pauvre Tho-

rée ! Phénor pousse un cri , mais sa soeur a été aussitôt saisie par un matelot ; elle est jetée sur le vaisseau , et de vigoureux coups de fouet lui rendent impitoyablement la certitude de son horrible existence.

Phénor a tout vu ; il ne peut que jeter des cris perçans , tendre les bras à sa malheureuse amie que le navire emporte loin de lui , et accuser le ciel qui permet tant d'outrages. Être que j'ignore , s'écrie-t-il , génie puissant , maître de l'univers , ne la vengeras-tu pas , ne sauveras-tu pas l'innocence , n'écouteras-tu jamais nos plaintes ! Phénor suit des yeux le vaisseau , au loin les ondes mugissent , le ciel s'obscurcit , le tonnerre gronde , le bâtiment fuit avec rapidité ; n'importe , l'orage va l'atteindre. Peut-être elle va périr , dit le nègre en frémissant. Puis ,

après un moment de silence, il reprend avec une sorte d'enthousiasme et de délire : O ma chère Thorée ! la mort est mille fois préférable à l'esclavage qui t'attend ! O toi, que je ne connais pas, que ma raison, que mon malheur rejette, il en est temps, prouve-moi qu'il est un Dieu vengeur ! S'il est une demeure au-dessus de nous, si des anges l'habitent, s'il existe de bienheureux immortels, que l'innocente Thorée prenne place au milieu d'eux ! Être inconnu, exauce ma prière, sauve-la de la vie, tends-lui les bras, ô tends-lui les bras !

A peine Phénor achevait ces mots, qu'une nuit profonde couvrit la terre ; mais à la lueur d'un éclair prolongé, le noir aperçut le vaisseau prêt à s'engloutir dans l'immense abîme. Soit crainte, soit imprudence, soit cupidité, le capitaine

négrier avait trop précipité son départ; maintenant poussé par un vent furieux, le bâtiment ne pouvait plus résister aux vagues et attendait tout du hasard, maître de son salut. Trois fois la foudre le frappa, trois fois le ciel en feu le fit apparaître encore aux yeux de Phénor épouvanté; enfin entièrement embrasé, il disparut..... Génie bienfaisant, s'écria Phénor en se précipitant à genoux, tu m'as entendu! et toi, ange du ciel, sœur chérie, écoute-moi de ton séjour de gloire; protège ton malheureux frère et la famille qui te pleure! fais que la main puissante qui s'ouvrit pour toi nous appelle, et que, bientôt réunis, nous oublions, s'il est possible, qu'il existe des blancs.

Il dit, et resta long-temps prosterné dans la poussière.

L'impétueux torrent qui brise ses entraves n'enlève pas seulement les riches moissons du village; il entraîne les vignes, déracine les arbres, inonde les campagnes, et détruit même les chaumières. Partout il porte la terreur, il frappe des milliers d'êtres, et sème tous les maux à la fois. Ainsi l'Européen démoralisé par l'habitude, exalté par la réussite, n'a honte d'aucun stratagème pour faire tomber en sa puissance des esclaves nouveaux. Ainsi le noir, en proie à toutes les craintes, en butte à tous les pièges, voit tomber autour de lui tous les objets de sa tendresse, voit briser tous les liens qui l'attachent à la société, et attend lui-même, à chaque heure de son existence, le coup qui doit le frapper.

Peu de mois s'étaient écoulés, et

Phénor, devenu l'unique consolation de ses parens, consacrait tous ses instans à veiller à la sûreté de ces êtres chéris. Mais que peut la prudence d'un seul homme contre des milliers d'ennemis ? retarder le moment de sa perte, et voilà tout.

Une nuit, une fumée épaisse s'élève dans les airs ; son odeur réveille Phénor toujours prompt à fuir le sommeil auquel il ne se livre que rarement, et qui ne bannit jamais ses inquiétudes. Un bruit confus frappe son oreille ; il sort : déjà les chaumières sont entourées par des hommes en armes ; déjà les mots de pillage, d'attaque, de combat, le mot, l'horrible mot d'esclavage sont prononcés et le font frémir. Nous sommes perdus, dit-il en se frappant le front

avec rage; nos ennemis, peut-être nos voisins, sont là; ils viennent en force, excités par les blancs, par les blancs aujourd'hui leurs alliés, et demain leurs maîtres. C'en est fait!..... ô mon père! puissé-je vous couvrir de mon corps! ô ma mère! puissé-je, au prix de la mienne, sauver votre vie! que dis-je? Ah! que je sois esclave s'il le faut, et que vous soyez libres! Les voilà! les voilà! ah! voilà le néant; non, il n'est point de dieux pour nous.

Bientôt, à la clarté sinistre d'un embrasement général, les malheureux habitans distinguent leurs amis expirans sous le fer, leurs parens mutilés, leurs frères chargés de chaînes. Phénor, dont le courage sans espoir est toujours un audacieux héroïsme, presse contre son

sein sa mère chancelante, et détourne en même temps de tout son pouvoir les coups qui menacent le vieillard qui lui donna la vie. Mais l'heure de la mort a sonné pour ce pauvre père; il est frappé, il n'est plus.

Phénor, entouré de toutes parts, fait un effort violent, s'ouvre un passage, et, sa mère dans les bras, s'élançe dans un bois voisin.

L'instinct de la conservation donne, chez les animaux, le courage et la sollicitude aux mères; mais les petits, si bien défendus par elles, les abandonnent presque toujours dès qu'ils peuvent se passer de leurs soins; dès-lors, ils ne les connaissent même plus. Ici, c'est une mère âgée, faible, infirme, qui ne peut plus être pour lui qu'un objet de fatigues et d'inquiétudes, qu'un fils dé-

fend avec intrépidité. Ah ! direz-vous, c'est que ce fils est un homme. Blancs, blancs, que ce mot ne frappe pas seulement votre oreille, qu'il pénètre vos âmes ! Oui, ce noir est un homme ; en quoi donc vous est-il inférieur ?

Les fugitifs sont poursuivis dans le bois. Jusqu'au jour Phénor peut y cacher sa mère ; jusqu'au jour il s'y défend avec adresse. Enfin chassé à coups de flèches comme une bête fauve, et voyant ces flèches meurtrières, ces flèches empoisonnées tomber par centaines autour de ce sein qui le porta, il s'écrie : Arrêtez, arrêtez, cruels, écoutez-moi ? Je me rends, je suis jeune, je suis fort, je puis vous servir de mille manières ; prenez-moi, accablez-moi de travail, de fatigues, de peines de toute espèce, mais épargnez ma mère ! Regardez-la cette

pauvre mère, cette pauvre vieille femme brisée par les tourmens et la douleur ! Contemplez ses membres palpitans, ses chairs meurtries, ce corps desséché, bientôt elle ne sera plus ; ô laissez-la mourir libre ! je vous servirai pour deux ; elle ne serait pour vous qu'un fardeau inutile, votre intérêt comme le cri de la pitié parle pour elle, qu'elle soit libre ! moi, je me rends à vous.

Ainsi le bon, le respectable Phénor est emmené comme un misérable esclave. Ainsi la piété filiale, la bravoure, la vertu, l'héroïsme et l'intrépidité honorés chez tous les peuples de l'Europe, récompensés dans toutes les classes de la société, et respectés même souvent par nos voleurs de grand chemin, n'obtiennent en Afrique que des chaînes ! qui donc la détruit cette vénération natu-

relle ? qui le profana ce culte sacré ? Les Européens, les blancs.

L'horrible destinée du malheureux noir était bien loin encore d'être accomplie ; l'objet de ses douloureuses angoisses, cette mère infortunée, il la vit traîner, sans respect pour son âge ni pour les prières de son vertueux fils, à la suite de la caravane ; il la vit chargée de pesans fardeaux, succomber à la fin sous le poids de tant de souffrances réitérées. Il vit des hommes impitoyables rappeler, par des coups, la triste créature à la vie ! Ce fut par des cris aigus, par des accens déchirans, qu'il exhala sa plainte amère, qu'il fit parler son juste désespoir. Les cris des forcenés et leurs odieuses violences étouffèrent sa voix...

Enfin, arrivé près d'une habitation isolée, il supplia encore une fois ses

bourreaux d'avoir pitié de sa mère et de la laisser près de la mesure. Soit que ces hommes farouches fussent ennuyés de ses plaintes, soit qu'ils crussent en effet pouvoir encore tirer parti de la femme dont la taille étoit haute et peut-être avantageuse; soit qu'ils fussent pressés dans leur marche par les blancs qui les escortaient et qui voulaient arriver promptement aux côtes où leurs bâtimens de commerce pour la traite les attendaient, ils ne répondirent que par un coup violent donné à cette malheureuse pour la faire marcher. Phénor, ne pouvant résister à son indignation, s'élança pour la venger. Dans le même moment une jeune fille, qui se montrait sur la porte de la chaumière, frappée du mouvement de Phénor et de l'objet de son vif intérêt, s'écria : O Dieu ! c'étoit ainsi qu'étoit ma

mère : maîtres, maîtres, je suis jeune ; moi, j'ai quinze ans, je puis tout supporter ; laissez cette pauvre vieille ici et prenez Néala.

O mouvement électrique ! expression qui remue l'âme ! tu vins alors t'emparer du noir ! O pauvre noir ! tes yeux, jusqu'à ce moment brûlans et desséchés, fixèrent Néala et se remplirent des larmes de la reconnaissance !....

Les marchands s'approchèrent de la jeune fille ; ils virent qu'elle était seule : Allons, viens, dirent-ils brusquement. Ils s'en saisirent, l'attachèrent comme les autres, et chargèrent de même sa tête et ses épaules (18).

Mais au grand étonnement, au grand chagrin de Néala, ils continuèrent d'entraîner avec eux la vieille négresse. Néala remplit l'air d'exclamations touchantes ;

elle fut battue rudement, un frisson mortel s'empara de Phénor.

Enfin la pauvre négresse arrive au terme de ses forces, elle tombe. Cette fois, rien ne put la faire relever : Tuez-moi, dit elle. On voulut l'effrayer, on voulut la contraindre encore, mais inutilement : Tuez-moi, répéta-t-elle, et elle ferma les yeux. Alors on délibéra ; au bout de quelques minutes, un coup violent lui fracassa la tête, on la dépouilla ; Phénor s'évanouit (19).

Il n'est pas besoin de dire que les traitemens les plus barbares furent employés pour le rappeler à lui et le forcer de se relever : Tuez-moi, leur dit-il à son tour, délivrez-moi de mes maux, je ne me relèverai plus, je veux suivre ma mère. On le traita plus cruellement en-

core ; tout meurtri , il répéta : Je veux suivre ma mère.

La colère des conducteurs ne connut plus de bornes , les plus horribles supplices ne leur coûtaient rien , le courage du martyr ne pouvait les ébranler ; il ne touchait que le ciel , que les anges qui lui tendaient les bras . La résolution de Phénor paraissait irrévocable , lorsque la voix la plus tendre fit entendre ces mots près de lui : O Phénor ! vis pour moi , vis pour Néala ; Néala s'est donnée pour ta mère.

Le noir tressaille , un nouveau jour semble briller pour lui , une nouvelle vie le pénètre , ses yeux fixent Néala ; faible , ensanglanté , il se lève , regarde le ciel , et marche en silence.

O véritable éclair sympathique , lien

puissant formé par l'amour et le malheur ! tu es la rosée bienfaisante qui rafraîchit la plante desséchée par des rayons brûlans, maltraitée par l'orage, écrasée sous les pieds des chevaux fougueux.

Voilà le fatal négrier ! voilà ce bâtiment d'invention humaine, où des hommes sont mutilés par des chrétiens, au point de ne pouvoir posséder le peu de place qu'ils occuperont un jour dans leur cercueil. Dans ce cercueil, ces chrétiens ne sentiront rien, et ils épuisent, dans toute la force de la vie, toutes les facultés sensibles de ces hommes qui sont hommes comme eux. Dans ce lieu de misère et d'infamie, dans ce lieu de supplices dignes de l'enfer, l'entière privation de mouvemens donne aux membres de ces malheureux les contractions les plus douloureuses, tandis que le

manque absolu d'air produit pour eux les infections pestilentiennes, les évauouissemens, les suffocations, les flux de sang, les apoplexies, et toutes les convulsions de la douleur et de la rage (20).

En y entrant, Phénor frémit et s'indigne, mais c'est surtout pour Néala. Lorsqu'il eut bien contemplé toute l'horreur de leur position, il chercha s'il n'existait pas un moyen de mettre un terme à tant de maux. Il regarda de tous côtés; et, profitant d'un moment où la chaîne était rompue, il se saisit d'un couteau posé sur un tas de cordages et s'élança sur Néala dans l'intention de lui donner la mort et de se la donner après. On lui arracha son arme, mais on ne put l'empêcher d'enlever Néala dans ses bras : Créature chérie, s'écria-t-il, malheureuse négresse, ne pourrons-nous da

moins mourir ensemble! Ils furent bientôt séparés; mais leurs exclamations étaient si vives, leurs mouvemens si désespérés, leurs exaltations si délirantes, qu'on regarda leur seule vue comme trop dangereuse pour le reste de l'équipage. Après avoir été entassés pendant plusieurs heures avec leurs compagnons d'esclavage, ils furent tirés de leur prison pour recevoir la punition que leur prétendue audace devait leur attirer de la part de ces bourreaux.

Un moment ils crurent qu'on allait les jeter à la mer; déjà ils remerciaient le ciel et s'adressaient un regard qu'ils pensaient être le dernier, lorsque, oserai-je le dire? pourra-t-on l'écouter sans frémir? lorsqu'ils se virent renfermés dans un tonneau (21); oui, dans un tonneau! Soyez-y donc ensemble, lui dit un des

Européens, avec une ironie infernale : Là, ne recevant d'air que de deux heures en deux heures au plus, c'est-à-dire seulement ce qu'il en fallait pour ne pas exhaler le dernier soupir, ils restèrent en proie à des angoisses inimaginables pendant une grande partie de la traversée ; enfin, privés de sentiment, ils furent jetés à fond de cale jusqu'au terme du voyage, et, pendant ce temps, sur le tillac, les matelots, heureux de contempler un ciel pur, faisaient entendre des chants d'amour ! Les cris des victimes ne les interrompent point ; ils chantent, et le vaisseau, légèrement bercé par un souffle bienfaisant, rase l'onde tranquille, et vogue avec rapidité vers la terre de douleur.

Vous tous, qui me lisez avec étonnement ; vous, qui niez ce que j'avance ;

vous, indifférens, qui n'éprouvez à ce récit que du dégoût; et vous, que dans vos climats l'injustice révolte, qui maudissez l'esclavage et combattez sans cesse les préjugés, en prêchant la religion et la tolérance, songez que les nègres ont comme vous une âme que le crime soulève, qui s'indigne contre l'injustice, et redoute des fers, et que ce sont ces nègres que l'on accable de tant de maux à la fois !

Ouvrez les yeux, vous, qui jusqu'à ce moment avez pensé que les noirs d'Afrique n'étaient arrachés du sein de leur mère-patrie que pour être convertis à notre religion divine; qu'ils n'étaient menés dans les colonies que pour labourer la terre, comme nos paysans, et recevoir une nourriture nécessaire à leur existence, et plus

abondante que celle qu'ils trouvaient dans leurs climats ; qu'ils ne sont punis là que comme des enfans qu'on doit châtier un peu sévèrement pour corriger leurs inclinations vicieuses : non, non. Ils y sont conduits en martyrs, ils n'y mangent que ce qu'il faut pour ne pas mourir ; épuisés de fatigues et de tortures, ils y deviennent insensés et furieux, et ne supportent la vie que lorsqu'ils n'ont pu parvenir à se donner la mort ; enfin, ils refuseront toujours le ciel tant qu'ils verront ce ciel habité par leurs bourreaux. Je sais qu'on me citera des esclaves qui se sont sacrifiés pour leurs maîtres, les ont suivis dans leur exil, les ont nourris du fruit de leurs travaux ; mais de qui fait-on ici l'éloge ? est-ce des blancs ? je veux croire aussi que d'au-

tres nègres ne se sont jamais plaints de leur condition ; ceux - ci sans doute étaient nés esclaves, et ne pouvaient juger par comparaison ; pouvaient - ils raisonner en hommes doués d'intelligence, puisque dès leur naissance ils étaient abrutis ? je ne dis pas non plus qu'il n'existe pas un seul maître humain ; sans doute, il en est sur ces terres brûlantes ; mais faut-il propager la peste, parce qu'on trouve quelques individus qu'elle ne doit jamais atteindre ?

Il est de ces tableaux (22) affligeans pour l'homme qui croit à sa noble origine, à sa plus noble destinée ; par exemple, ces fanatiques, qui, dans leur affreux zèle, brûlaient en Europe les protestans, parce que les dogmes de ceux-ci différaient un peu des leurs, et qui entretenaient, protégeaient, en Afrique, le

vol, le rapt, la violence et l'assassinat de tant de leurs frères noirs que par suite de ces odieux moyens ils pensaient convertir ; ils croyaient fermement à l'âme, ils croyaient fermement à Dieu, mais ne le connaissaient pas, ces exagérés dans leur foi, qui faisaient d'une religion de paix une religion cruelle. Des matérialistes et des athées auraient-ils été plus barbares ? Le fanatisme détruit la raison et outrage l'humanité. Quelques gens pensaient autrefois que les noirs ne peuvent avoir une âme et ne sont point des hommes comme nous, parce que leurs cheveux, leurs lèvres, leur nez, diffèrent un peu de ceux des blancs ; en faisant la traite ces gens-là ne songeaient qu'à leur intérêt personnel. Pour eux la religion n'était qu'un heureux prétexte, c'était le plus souvent

ou des hypocrites ou des incrédules. Ceux qui, maintenant, font le même trafic sont aussi des hommes sans honneur et sans foi (23);

Phénor et Néala, vendus au même planteur, voient devant eux de nouvelles peines, mais ils sont ensemble; c'est beaucoup, c'est assez pour supporter bien des maux.

Le travail des esclaves est très-dur aux colonies; l'excessive chaleur du climat, le temps considérable consacré aux travaux, le peu de repos accordé aux noirs, et l'état misérable de leur nourriture, rendent leur fatigue extrême, et souvent intolérable. Les maux qu'ils ont soufferts lors de leur capture, ceux plus affreux, peut-être, dont on les accable sur les négriers, le changement de climat et les peines qu'ils ont à supporter, dès leur arrivée à la co-

lonie, ont altéré déjà leur santé, ont diminué leur force et leur vigueur. Je ne parlerai pas des chagrins de l'âme, et pourtant on doit penser que leur influence est aussi grande sur des êtres noirs que sur des blancs.

Chaque jour leur désespoir s'augmente, ainsi que leur faiblesse physique; une fièvre brûlante les consume, ou le découragement et la langueur les minent; aussi la plupart de ces malheureux sont-ils entièrement usés bien avant la vieillesse, et meurent-ils d'épuisement, lorsqu'ils ne succombent point aux traitemens barbares dont ils sont accablés; l'esclavage seul est cause de tant d'abus qui révoltent la nature. Si ces noirs étaient libres, ils travailleraient mieux, et plus long-temps; si on les considérait comme ouvriers, journaliers, domestiques enfin, ils se feraient

payer selon l'ouvrage qu'ils seraient capables de faire, et ils en feraient le plus possible, afin de gagner davantage; mais ils soigneraient leur santé, se reposeraient lorsqu'ils en sentiraient le besoin; ils auraient des jours d'entière liberté, jours pendant lesquels ils ne travailleraient que pour eux. Alors ils s'occuperaient de leur famille, et s'attacheraient à la terre qui verrait naître leurs enfans; ils soigneraient aussi leur nourriture, la varieraient suivant leurs besoins et leurs goûts; ils ne sentiraient plus cet horrible besoin de la faim, et mangeraient, au moins, de quoi alimenter ces sueurs qui ne couleraient plus pour des maîtres barbares. Alors les noirs seraient bien plus utiles aux blancs, puisqu'ils vivraient plus longtemps; alors enfin ils seraient hommes,

et ne souffriraient plus. Si les blancs pensaient tous cela, s'ils se rendaient justice, ils donneraient peu à peu la liberté aux noirs des colonies, les instruiraient et s'en serviraient comme je viens de le dire; bien entendu qu'alors ils laisseraient ceux d'Afrique tranquilles chez eux, et qu'ils reconnaîtraient en même temps qu'ils n'ont nullement le droit de les y aller prendre. De ce moment aussi les ministres du Saint-Evangile porteraient seuls leur douce mission dans ces climats; ils éclaireraient, ils consoleraient, ils annonceraient la vie éternelle, en rendant heureuse la vie temporelle, et les nègres ne reculeraient plus épouvantés devant le divin christianisme, ils ne le regarderaient plus comme la religion de leurs bourreaux; ils sauraient que le Christ abolit l'escla-

vage, et les nègres ne se feraient plus musulmans (24).

Phénor et Néala, enfans libres de l'Afrique, avaient peine à s'habituer à leur situation cruelle; lorsque l'un souffrait, l'autre lui prodiguait ses soins et ses caresses; mais lorsque Phénor voyait Néala recevoir un coup de fouet parce que ses yeux avaient un moment quitté son travail pour regarder son ami, ou que Néala voyait un violent coup de bâton donné sur la tête de Phénor, faire retomber cette tête qu'il n'avait soulevée qu'un instant, ils frémissaient les malheureux! Oh! combien de fois, avant la fin de leur carrière, ils devaient encore frémir!

Un spectacle affreux étonna bientôt Phénor: à combien d'horreurs et d'extravagances la nature abrutië peut-elle

se porter? Blancs, vous avez rendu les noirs méchants et insensés, et vous les punissez, par des coups, de votre crime. Un esclave s'était échappé; cinquante esclaves, ses amis et ses frères, des couteaux à la main, le poursuivaient en poussant des cris d'une joie féroce : ils avaient ordre de le ramener mort ou vif. Les malheureux ! ils ne songeaient pas que c'était contre eux-mêmes qu'ils aiguisaient le fer ; qu'en punissant un nègre d'avoir fui l'esclavage, c'était leur propre indépendance qu'ils anéantissaient ; les malheureux ! mais le courtisan qui se courbe devant un pouvoir sanguinaire, le peuple qui rit en voyant les échafauds couverts des martyrs de la liberté, ne font-ils pas la même chose ?

Le hasard voulut que le fugitif passât près d'un taillis où Phénor était en em-

buscade; un instant il se crut perdu; mais Phénor sentit battre son cœur à l'aspect du sang de son frère; il lui jeta son couteau: Tiens, dit-il, s'il se peut, qu'il te sauve! Le pauvre noir disparut: quelle fut sa destinée? Sans doute, une autre mort. O noirs! elle seule est votre refuge.

Mais la vengeance du maître ne laissa pas en paix cette action naturelle et juste dans un nègre; Phénor reçut une punition exemplaire. Après de sanglans coups de fouet, on lui mit aux pieds un lourd boulet avec lequel il fut obligé de travailler malgré ses souffrances (25).

Cependant Phénor malheureux, trouva des consolations à ses maux, un adoucissement à ses peines. L'amour vint recueillir ses larmes, cicatriser ses plaies, et couvrir, du moins,

de fleurs les épines qui le déchiraient sans cesse. Néala, dit-il à celle qu'il aimait, Néala, sois à moi; qu'une même chaumière, construite par mes mains, devienne notre abri tutélaire; qu'elle devienne le témoin de nos caresses consolatrices et le berceau de nos enfans; Néala, sois à moi, et même au milieu des tortures je sentirai que la vie me doit toujours être chère. Néala répondit : Phénor, je suis à toi.

Sentiment indicible de bonheur ! source inépuisable de délices ! puissance régénératrice, réparateur des plus cruels tourmens ! avec toi tous les maux s'oublent, et tous les biens, sans toi, semblent des maux ! Tu étends partout ton empire, et ton empire est un bienfait constant. Il fallait un miracle pour arracher au fils de l'Afrique la

pensée de ses peines présentes, de ses supplices passés, et des longues douleurs d'un avenir sans espoir ! et ce miracle tu l'opéras. Un baume consolateur descendit avec toi du ciel ; il endormit toutes les facultés de l'âme du pauvre noir, hors celle d'aimer.

Un méchant est toujours à craindre ; mais un méchant, qui peut tout ce qu'il veut, est un fléau dont rien ne saurait préserver. Le propriétaire de la plantation avoit conçu pour Néala une passion brutale. Cette passion devint une fureur, parce qu'elle rencontra une résistance à laquelle le planteur n'était pas accoutumé. Néala aimait Phénor, et ne croyoit pas qu'elle dût être traitée comme une pièce de bétail dont on se sert au gré de son caprice. Elle résista donc aux caresses et aux menaces de son maître ;

elle aurait résisté de même à ses prières, mais les planteurs ne prient jamais. Voici ce que fit celui-ci :

Dans un moment où les travaux se trouvaient suspendus, il fit appeler la négresse chez lui. Il la fit entrer dans sa chambre, l'y enferma avec lui, et renouvela l'expression de ses désirs et de sa volonté. Il trouva la même résistance, il s'y attendait, mais il avait les moyens de la braver. Il joignit même l'ironie aux menaces; et lorsqu'il eut porté à leur comble le désespoir et la frayeur de Néala, il lui dit : Tu vas voir maintenant, misérable créature, ce que peut un maître; tu céderas, malgré toi, à mes désirs, et ma vengeance punira plus tard tes audacieux refus. Alors, sans pitié pour ses cris déchirans, il attachâ l'infortunée sur son lit.... Ses cris! qui les

aurait écoutés ? Il n'y a point chez les tyrans d'oreilles pour les victimes. Je ne dirai pas quelles violences suivirent cette scène ; on ne conçoit que trop à quel excès peuvent conduire la rage unie à l'amour.

Pendant ce temps , que faisait le malheureux amant ? d'abord il avait voulu suivre son amie. Tout à coup on s'était jeté sur lui par les ordres d'un homme qu'il ne connaissait point, mais qui appartenait au planteur. Phénor, obligé de céder, s'était vu attacher au tronc d'un arbre, il y avait été traité avec une rigueur extrême sans pouvoir connaître la cause de ce traitement qui l'indignait. Chaque cri lui attirait un coup violent ; enfin on le détacha. Il courut pour rejoindre sa maîtresse ; il la vit qui revenait de chez le planteur. Il la vit dans un

état affreux ; elle conservait encore les traces de ses liens cruels et des combats qu'elle avait soutenus, des combats auxquels elle avait succombé... Elle se jeta dans les bras de Phénor, elle lui fit le récit fatal de tout ce qu'elle avait souffert, elle le termina par ces paroles : Va, Phénor, je suis toujours à toi, rien qu'à toi ; qu'est-ce que la force quand le cœur repousse, quand la volonté maudit !

Phénor voulut du moins obtenir justice de l'homme qui l'avait forcé d'abandonner son amie ; il aurait dû penser que cet homme était envoyé par le maître pour retenir ses pas et le forcer à l'ignorance de ce qu'il projetait ; qu'en conséquence il soutiendrait certainement son complice. Mais Phénor ne concevait pas qu'un homme pût soutenir une injustice avec cet excès d'effronterie. Il

prit avec lui deux nègres, témoins de son injure, et vint avec eux près du maître. Il se plaignit; et, apercevant son ennemi non loin du planteur, il le désigna avec énergie, s'appuya du témoignage de ses deux compagnons, offrit d'en appeler encore d'autres, et supplia son maître de lui faire rendre justice et de le venger d'un traître. Le maître fit approcher celui-ci, reçut de lui un serment tout contraire, prononcé avec sang froid et sécurité, et le renvoya absous, malgré les véhémentes réclamations de Phénor. Il ordonna même, avec l'air du mépris et de l'indignation, qu'on chassât à l'instant loin de lui, à coups de fouet, les nègres qui venaient de l'offenser par des mensonges (26).

La vengeance du planteur ne s'en tint pas là; sans cesse elle poursuivait et

Néala et son amant. Néala cherchait à l'oublier dans la cabane que Phénor avait élevée pour elle ; là, dans les bras de celui qu'elle aimait, elle ne songeait plus qu'à lui.

Il arriva des missionnaires près des esclaves ; mais les esclaves ont perdu en même temps la liberté, le bonheur et la raison ; leur intelligence ne luit plus qu'à peine. Peuvent-ils comprendre la morale sublime qui commande l'amour du prochain, eux qu'on abreuve de haine et de douleur ? peuvent-ils aimer celui qui prescrit le pardon des injures, eux à qui on ne pardonne rien ? peuvent-ils comprendre enfin ce divin précepte : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit, et faites-leur tout ce que vous voudriez qui vous fût fait*, eux à qui on ne fit jamais que du

mal , eux qu'on accable sans cesse d'outrages , de mépris et de tourmens ?

Pour les amener un peu à la religion on offrit de sanctifier leurs mariages. Ils sont méchans , dit Phénor à Néala ; leur religion doit être méchante comme eux , mais ils doivent la respecter leur religion , ils ne doivent au moins jamais séparer ce qu'elle unit. Marions-nous donc à leurs autels , ce sera une sûreté pour notre amour. O Néala ! les cruels peuvent nous ravir l'un à l'autre , tu le sais ; ils peuvent nous séparer pour jamais ; un seul caprice leur suffit pour cela. O Néala ! que mort affreuse que celle qui suivrait notre séparation ! Marions-nous à leurs autels , ils n'oseront plus rien contre notre amour.

Les missionnaires bénirent leur union. Dès - lors ils se regardèrent avec moins

de crainte et plus de plaisir; car la crainte empoisonne les plus vives jouissances.

Ces époux, que la tendresse la plus pure animait, eurent bientôt un nouvel être à chérir. Un enfant vint doubler leur sollicitude. Cette créature innocente, il fallait veiller à chaque instant sur elle, la sauver de tous les maux et déjà la préserver d'outrages! Chaque jour elle faisait naître des craintes, chaque jour elle faisait couler des larmes, mais chaque jour elle donnait des plaisirs.

Malheur à qui dépend du caprice d'un despote! son bonheur n'est jamais assuré, un mot peut le détruire et le changer en peines éternelles. Un bon prince fera des heureux; mais qu'il soit seulement abusé, il fera des victimes, si

sa volonté n'a pas de frein. On ne sait que trop ce qu'on doit craindre d'un méchant qui peut tout ; il faut des lois pour tous, il faut pour tous l'égalité de l'Évangile, la liberté fondée sur la raison. Les noirs esclaves d'hommes qui peuvent tout ce qu'ils veulent, dépendant sans cesse de leurs caprices, de leurs passions, de leurs folies, de leurs erreurs ; esclaves des propriétaires, et par suite de leurs serviteurs et des valets de leurs valets, n'ayant aucun recours contre l'injustice et la calomnie, et ne pouvant rien par leurs droits naturels, ni par leur témoignage ; les noirs trouvent quelquefois sans doute de bons maîtres, mais que de fois ils sont victimes d'affreux tyrans, que de fois ils perdent, sans espoir de retour, tout ce qui fait le bien-être de la vie, la vie-même ! On

leur enseigne pourtant que tous les hommes sont frères ; ils ne le croient pas, ont-ils tort ? C'est que, par le crime de leurs frères, trop souvent leur destin est semblable à celui de Phénor et de Néala.

Un ami du planteur fit avec lui des arrangemens pour l'achat de quelques esclaves. Néala lui convint, et son fils lui fit concevoir des espérances ; il les acheta tous deux. Phénor, se voyant arracher les êtres qui soutenaient son existence, ses seuls liens de joie sur la terre, fit retentir l'air d'effroyables cris. Je ne décrirai point cette scène de désespoir. L'enfant pleurait amèrement ; on l'enlevait à son père, mais il suivait sa mère, l'avenir était devant lui, il n'avait que dix ans, il était né esclave, sa situation n'était pas com-

parable à celle des auteurs de ses jours. Les malheureux époux ! le supplice le plus cruel les atteignait en cet instant. Le néant devant eux eût été un bienfait ; hélas ! les malheureux ! le néant est leur seule espérance, la seule divinité qu'ils implorent ! —

Phénor embrasse les genoux de l'acheteur ; c'était son seul refuge en ce moment affreux. Ne soyez pas comme ces barbares, lui dit-il avec délire, ne nous séparez pas ; achetez-moi aussi, je vous servirai toute ma vie, voyez comme je suis fort ; vous serez mon maître : eh bien ! malgré cela, je vous aimerai ; oui, après Néala et mon fils, vous serez la divinité que j'adorerai sans cesse ! Si vous me refusez, donnez-moi la mort, je la veux à l'instant ; ne vous éloignez pas, écoutez-moi, écoutez-moi ?

Le malheureux Phénor s'élançait après l'homme insensible; il s'accrochait à ses vêtemens, ne voulait pas les quitter et l'entraînait après lui. On se saisit du nègre : Je ne veux pas de toi, dit avec brutalité le maître de Néala; non, non, ton air est trop farouche. — Nous l'adoucirons, dit avec ironie le planteur; mais vous avez raison, laissez-nous ce nègre rebelle.

Ignorant le sort de sa femme et de son fils, perdant l'espoir de se réunir à eux, quelle était désormais la destinée de Phénor? une chaîne odieuse, des supplices et l'anéantissement. Il ne pouvait plus former qu'un désir, celui de mourir. Qu'elle doit être insupportable l'existence de ces infortunés, puisque, ne pouvant concevoir une éternité qui leur promet une égalité de bonheur avec les

blancs, ils préfèrent cependant le néant à la vie ! Phénor voulait mourir, mais on éloignait de lui toute arme dangereuse ; et , chaque fois qu'on triomphait de ses tentatives , on le maltraitait davantage. Le désespoir ose tout ; le nègre, voyant qu'on lui ôtait avec une cruelle adresse tous les moyens de se détruire , pensa que sa seule ressource était de forcer ses persécuteurs à se défaire de lui. Qu'ils me tuent, dit-il en lui-même , ce sera le seul bienfait que j'aurai reçu d'eux. Plein de cette idée, il s'élance sur le maître, le saisit à la gorge, le renverse par terre, et l'aurait étranglé sans les prompts secours qui arrivèrent de toutes parts. Son châtiment fut terrible, mais il vécut encore : Tu vivras, lui dit-on, tu vivras pour obéir. Enfin, à force de persévérance, toute la pru-

dence des surveillans ne put l'empêcher d'arriver à son but. Un couteau brille à ses yeux, il s'en saisit, s'en frappe à plusieurs reprises et se croit délivré de ses maux. Mais s'il avait réussi à se poignarder, il n'avait pu régler ses coups de manière à se donner une mort certaine. On se précipita sur lui, on l'accabla de reproches, d'injures et de menaces, mais on l'attacha afin qu'il ne pût résister aux secours que l'art allait apporter à ses blessures. On le pansa, le coup n'était pas mortel, le chirurgien promit de le guérir; alors on lui annonça qu'il serait rigoureusement puni de sa témérité. C'est ainsi que les blancs arrachent les nègres de l'Afrique pour les accabler de souffrances, et c'est de même pour les accabler de souffrances que plus tard ils les arrachent à la mort.

Cependant on avait fait approcher un missionnaire. Celui-ci exhorta Phénor au repentir, il lui montra l'action qu'il avait commise comme un crime en horreur à Dieu. Dieu vous a donné la vie, lui dit-il, vous n'avez pas le droit d'en disposer. Vous l'ôter vous-même, c'est attirer sur votre tête l'éternelle vengeance du Seigneur. — Votre Dieu n'existe pas, répondit Phénor d'un air sombre, ou bien il est aussi méchant que vous. Pourquoi craindrais-je sa punition? Ses traitemens peuvent-ils être plus barbares que les vôtres? M'enlèvera-t-il une seconde fois ma Néala? Monstres, je ne vous crains plus, je ne crains pas votre Dieu, je veux mourir, je veux me délivrer de votre vue, bourreaux de mes frères, bourreaux de ma Néala!

Le Dieu bienfaisant, qui lisait dans le

cœur de Phénor et lui pardonnait l'erreur naturelle de sa croyance, jeta sur l'infortuné nègre un regard de compassion. Quel présent céleste il fallait pour adoucir tant de maux ! Ce présent, ce fut un ami.

Merville était Français ; sa grande âme, susceptible de tous les sentimens qui font le charme de la vie, de tous les sentimens qui consolent l'humanité, était devenue plus aimante encore au milieu des révolutions successives, des commotions terribles qui avaient frappé ses regards. Il avait étudié les hommes en homme compatissant ; il avait plaint leurs faiblesses, il avait gémi sur les victimes de leurs passions. Jeune encore, il avait conçu la résolution généreuse de consacrer son existence à l'amélioration de ses semblables, au soulagement de l'hu-

manité. La cause des nègres opprimés avait profondément ému son cœur; il avait vivement applaudi à la décision des Anglais qui abolissait l'odieux trafic de la traite, et aux sages mesures prises par eux à cet égard (27); il espérait que la France suivrait promptement ce noble exemple. Pour lui, il désirait coopérer de tout son pouvoir à l'amélioration du sort des noirs, à l'extinction graduelle de leur esclavage, à l'abolition définitive du commerce infâme qui les enlevait à leur patrie.

Riche et indépendant, Merville parcourait maintenant les colonies; il avait plaint les excès qui avaient précédé l'indépendance de l'une des Antilles; il aurait voulu que la justice des colons prévînt ces mêmes excès dans les autres colonies, et qu'une volonté commune, fondée sur la raison et l'humanité, pro-

tégeât l'émancipation progressive des noirs. Il visitait plusieurs habitations, lorsqu'au milieu de sa course, les cris d'un nègre arrivent jusqu'à lui. Il s'arrête, il s'approche, voit le malheureux Phénor couvert de sang, apprend les circonstances qui ont amené sa catastrophe terrible, frémit à l'aspect de ses souffrances, apaise le tumulte qui s'accroît autour du nègre, et offre de l'acheter à des conditions avantageuses pour le planteur. Le marché se conclut, au grand étonnement des spectateurs qui ne conçoivent pas l'empressement que met l'étranger à l'acquisition d'un nègre furieux et dangereusement blessé.

Merville fait porter Phénor chez lui; on le dépose sur un bon lit, dans une chambre commode. L'infortuné, à qui l'excès du mal enseigna la défiance, regarde d'abord Merville comme un nou-

vel ennemi. Merville s'approche doucement de lui, et lui parle avec bonté. Phénor, lui dit-il, tous les soins vous seront prodigués, et rien ici n'entravera la liberté de vos mouvemens. Je vous accorde ma confiance; mais promettez-moi de ne point attenter à votre vie; je me fie à vous, mais ne me trompez pas. Si vous cédez à ma prière, vous aurez en moi un ami, je m'occuperai de votre bonheur.

Un ami! le bonheur! Ces mots ont causé à Phénor une surprise inexprimable. Ah! murmure-t-il, un blanc peut-il être l'ami d'un noir? est-il du bonheur pour un noir?

Oh! force du lien sympathique qui soutient la famille humaine, preuve frappante de l'égalité naturelle des hommes et de toutes les races d'hommes! Phénor

est toujours malheureux , bien malheureux, parce qu'il a beaucoup souffert, parce qu'il est séparé des seuls êtres qui peuvent lui faire chérir la vie; mais la voix de Merville l'a calmé, lui a causé une émotion indéfinissable; Phénor déjà peut le regarder sans haine, pourtant Merville est blanc; oh! toutes les différences d'espèces se confondent dans la bienveillance, dans la bonté!

Phénor guérit; la douceur et l'humanité de Merville ont arrêté les funestes effets du désespoir. Une profonde mélancolie s'empare du nègre, mais il peut vivre, et déjà il peut sentir les premiers mouvemens de la reconnaissance.

Le maître, sage, voulait faire pénétrer dans son âme quelques semences d'instruction. Il se faisait suivre par lui dans ses promenades; alors il causait avec

lui, il excitait ses réflexions et l'énergie de sa pensée. Phénor, lui disait-il, regarde ce beau ciel, c'est Dieu qui l'a créé; Dieu est notre père à tous, aux noirs comme aux blancs, il est aussi supérieur à nous tous que tu l'es, toi, au petit chevreau qui vient de naître; et ces terres qui produisent tant de richesses, qui les a faites? c'est Dieu.— Oh! non, maître, non, ce n'est pas lui, c'est nous, ce sont nos sueurs, notre sang, nos fatigues, à nous autres pauvres nègres, qui la faisons si riche cette terre, qui la faisons tant produire.— Mais cette force qui vous fait résister à tant de travaux, qui vous l'a donnée? c'est Dieu; cette terre que vous rendez fertile, qui l'a donnée aux hommes? c'est Dieu. Ce soleil admirable qui vous éclaire et fait fructifier vos travaux, qui l'a créé? c'est Dieu. — Oh!

maître, pourquoi donc l'a-t-il fait si brûlant? c'est donc pour faire mourir les nègres? et vous dites qu'il est notre père comme à vous! Non, non, s'il était notre père, il ne souffrirait pas que la vie des noirs fût un horrible supplice, ou bien il est donc plus faible que les blancs? Mais, non, c'est qu'il est leur père et, comme eux, l'ennemi des noirs; nous, nous n'avons pas de Dieu. — Pauvre Phénor, suis-je donc ton ennemi, moi? — Oh! non, maître, pas vous. — Eh bien, Dieu est mon père, et tous les jours il me dit de t'aimer, de te consoler, de te rendre heureux. — Vraiment? il vous dit cela? oh! le bon Dieu! — Tu vois bien qu'il est aussi ton Dieu.

— Mon Dieu? répéta Phénor avec réflexion. Puis s'animant par degré jusqu'à ce qu'un égarement funeste se montrât

dans ses yeux, et fît tressaillir tous les muscles de son visage; il s'écria : Non, il n'est point mon Dieu ! S'il l'était, aurait-il souffert qu'on enlevât autour de moi, pour la charger de chaînes, toute ma famille, mes frères, ma sœur ? qu'on massacrat mon seul ami, l'amant bien-aimé de ma sœur ? qu'on vînt tuer jusque dans mes bras mon père ? qu'on assassinât à mes pieds ma pauvre, ma bonne mère ! ô toutes, toutes innocentes victimes que je vois sans cesse marcher autour de moi ! Aurait-il souffert qu'acablé de tourmens affreux inventés par les blancs, porté dans une maison mouvante, maison horrible, pour y connaître des supplices nouveaux, je fusse amené sur cette terre de fatigues et de douleurs pour y voir sans cesse couler mon sang, pour y voir ma Néala et l'en-

fant de ses entrailles sans cesse outragés et ensanglantés à mes yeux, enfin arrachés de mes bras pour aller souffrir chez un autre maître barbare; tandis que le mien, sans pitié pour mes maux et mon désespoir, augmentait encore sa cruauté et me refusait même la mort!!! Ah! s'il était mon Dieu, comme il m'aurait vengé! comme les flammes auraient dévoré tous ces blancs! comme mille fers plongés dans leur sein.....

Ici la voix de l'infortuné s'éteignit; son délire était au comble, mais ses forces s'épuisaient; il tomba et roula sur la terre.

Merville s'assit près de lui; il lui prodigua ses soins, et posa la tête du nègre sur ses genoux. Le nègre leva les yeux et vit la figure de Merville mouillée de larmes. Il fit un effort, se mit à genoux

devant lui ; puis avec vivacité il approche ses doigts du visage de son maître. Maître, s'écria-t-il, vous pleurez ! est-il possible ? Les blancs ont donc aussi des larmes !.....

Je pleure sur toi, malheureux noir, répondit Merville attendri jusqu'au fond de l'âme ; je pleure sur tes maux passés et sur ton égarement présent. Phénor, n'as-tu pas vu dans ton Afrique des nègres méchans et insensés ? Ne les as-tu pas vus devenir féroces par l'excès de l'ambition ou de l'amour des richesses ? ne se sont-ils pas trop souvent montrés tes propres ennemis ? ne t'ont-ils pas eux-mêmes livré aux blancs ? n'ont-ils pas enfin mille fois servi la haine et la cupidité des blancs par des cruautés inouïes, par d'horribles vengeances ? Eh bien ! les nègres étaient tes frères,

et pourtant ils ne te ressembloient pas. Parmi les blancs il est aussi des scélérats qui déshonorent la terre, tandis que d'autres blancs sont véritablement sur cette terre l'image de Dieu, par leurs vertus et leur bienfaisance. Dieu maudit les méchants, blancs ou noirs; il recevra près de lui, dans une autre vie, tous les bons, noirs ou blancs. Il se dira avec joie le père de ceux-ci, tandis qu'il rejettera les autres. Lorsque Dieu voit le mal et le souffre, c'est malgré lui; il en gémit en tendre père, presque toujours il en punit les auteurs dans ce monde, et sa justice les poursuivra dans l'autre; tandis que toi, Phénor, dans cet autre monde, tu trouveras la récompense de tes souffrances et de tes vertus. Alors Dieu te tendra ses bras secourables; car notre Dieu a dit : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et*

*qui êtes chargés, et je vous soulagerai.*  
 Là, Phénor, là, Dieu te réunira aux ob-  
 jets de ta tendresse; là, rien ne vous  
 séparera plus. Mais c'est surtout si, fai-  
 sant un effort magnanime, tu pardonnes  
 à tes cruels ennemis, que tu te rendras  
 digne du nom d'enfant de Dieu, et du  
 bonheur qui t'attend près de lui; car  
 Dieu bénit par-dessus tout le pardon des  
 injures. *Aimez-vous les uns les autres,*  
 nous dit-il, vous êtes tous frères et en-  
 fans d'un même père; faites donc à vos  
 frères ce que vous voudriez qu'ils vous  
 fissent, et pardonnez-vous mutuelle-  
 ment vos erreurs si vous voulez qu'un  
 jour je vous pardonne aussi les vôtres;  
 Phénor, voilà toute la religion des chré-  
 tiens.

Le nègre était ébranlé malgré lui;  
 l'ascendant de la vertu la plus pure le

touchait. Cependant il balançait la tête. Non, maître, dit-il douloureusement, non, je ne puis leur pardonner; ils m'ont ravi ma Néala : oh! qui me rendra Néala!

Peut-être moi, lui répondit son maître. Ecoute, Phénor, nous allons voyager ensemble, nous parcourrons les colonies, nous chercherons partout, et avec l'aide de Dieu nous retrouverons Néala. — O maître, si votre Dieu vous aide en cette occasion, il sera le mien, et peut-être alors, en sa faveur, je pourrai pardonner à ceux qui m'ont fait tant de mal.

Merville ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de Phénor. Il aurait pu démontrer au pauvre noir qu'il était absurde et inconvenant de vouloir imposer une espèce de condition à l'Être

suprême, mais il ne voulut rien ajouter dans ce moment ; il savait que la persuasion ne pénètre que lentement et avec douceur dans l'âme , et que la persuasion seule peut former une religion solide.

Qu'un véritable philanthrope est digne d'amour, de respect, de reconnaissance ! Voyageur sur la terre, son existence n'est marquée que par les bienfaits qu'il répand. Chaque jour il essuie des larmes, il porte ses pas partout où des souffrances l'appellent ; et, lorsqu'il se repose, c'est encore en faisant des heureux. Soulager la misère d'une famille de nègres, d'une famille accablée de peines et près de succomber sous le poids d'outrages sanglans, était pour Merville une mission honorable ; il l'embrassait avec ardeur. Il la regardait

comme une noble expiation faite par un blanc à une race trop long-temps victime des blancs. Il entreprit avec Phénor le voyage qu'il lui avait annoncé. Il entretenait l'espérance du noir et doublait ainsi ses forces durant ses longues courses, il tâchait aussi d'améliorer ses principes et de raffermir son intelligence. Phénor avait beaucoup d'esprit naturel. Sa conception était vive et facile ; mais l'esclavage abrutirait le plus brillant génie, les préjugés étouffent la raison ; un voile épais couvrait une grande partie des facultés du nègre ; cependant d'heureux éclairs perçaient souvent une écorce endurcie. Merville profitait de ces momens, et cherchait à dégager une âme pure des vapeurs malfaisantes dont le malheur et le temps l'avaient entourée. Tant de soins ne pouvaient demeurer

sans effet, chaque jour Phénor apprenait à l'aimer davantage, à l'écouter avec plus de plaisir; que ne peuvent l'amour et la confiance!

Une grande partie des colonies avait été déjà parcourue par les voyageurs lorsque des parages nouveaux se montrèrent à leurs yeux. D'un côté, l'esclavage accable de tout son poids le nègre malheureux; tandis que, du côté opposé, mais à une distance presque égale, apparaît l'heureuse Saint-Domingue. — Voilà, dit Merville à Phénor, la belle république d'Haïti; naguère elle n'était qu'une colonie peuplée d'esclaves, maintenant elle est libre et respectée; mais combien de victimes ont ensanglanté ses rivages avant qu'ait lui, pour elle, le beau jour de la liberté! Que d'excès affreux! Que de représailles cruelles! Phénor, les

nègres accablés sous le poids d'horribles chaînes, de chaînes que plusieurs siècles avaient appesanties, et dont la rigueur s'augmentait chaque jour, trouvèrent des héros au sein de leur ignominie. Ces héros leur rendirent la force, les menèrent à la gloire et brisèrent leurs liens. Le bonheur de la réussite les plongea dans une ivresse qui devint bientôt de la férocité. Rien ne put arrêter le torrent de leurs vengeances. Bien des crimes furent alors commis par eux. Ce Dieu que j'aime, ce Dieu plein de clémence et de justice, fit grâce à leurs égaremens, parce que sans doute il pensa que les blancs seuls devaient être responsables d'une fureur que leurs cruautés avaient si longtemps nourrie. Les noirs se déclarèrent indépendans, et d'une île, séjour de misère et de désespoir, ils se formèrent

une patrie. Un homme sage préside maintenant aux destinées de cette république, protectrice tutélaire des noirs régénérés. La sagesse, les talens et le génie éclairent toutes ses volontés, et assurent la gloire et la prospérité de l'heureuse Haïti. Le temps et la persévérance ont affermi ses progrès et sa puissance ; la république n'a plus d'ennemis, ou elle méprise leurs efforts. Salut, terre de justice et de liberté, tu ne porteras plus d'esclaves !

Phénor écoutait en silence ; il contemplait cette terre amie, il aurait voulu franchir la distance qui l'en séparait ; mais Néala, Néala gémissait encore, et ce n'était point sur une terre libre que Néala pouvait gémir. Phénor regarda le ciel ; ses larmes coulèrent, larmes d'admiration, de crainte, de désirs !...

Merville l'avait compris. — Viens, Phé-

nor, lui dit-il, nous touchons peut-être au but tant désiré qui doit récompenser nos peines. C'est ici que nous devons aborder; et il lui montra la colonie où ils allaient continuer leurs recherches. Phénor sourit avec mélancolie, baisa la main de Merville, et le suivit.

Il fallait encore traverser des champs peuplés de nègres enchaînés au travail, de nègres accablés de souffrances, plongés dans l'abrutissement, le désespoir ou la fureur; triste spectacle que Phénor ne pouvait regarder sans que ses cheveux se dressassent de nouveau sur sa tête. Il ne calmait son indignation renaissante qu'en jetant un regard sur son maître. Alors ce regard devenait plus doux; il trouvait un appui, il puisait une sorte d'espérance dans cette expression de vertu parfaite, de tendre

bienveillance, et de profonde humanité qui brillait sur la figure du respectable Merville.

Un cri se fait entendre, un autre cri lui répond, une femme s'est élancée; Phénor a quitté son maître, il court, il est auprès d'elle, il la reçoit dans ses bras. On se saisit de la négresse. Le planteur, armé de son fouet (28), lui en décharge des coups violens, et la menace de plus sévères châtimens si elle résiste. C'est mon mari, c'est mon pauvre Phénor, crie la négresse avec délire; oh! laissez-moi aller à lui! Elle se dégage, s'échappe encore, elle embrasse Phénor, le presse de toutes ses forces contre son cœur si long-temps abreuvé d'amertume, si long-temps déchiré par les plus cruelles angoisses; hélas! elle ne craint pas de payer ce moment de sa vie! Ma Néala,

s'écrie Phénor avec la plus vive tendresse, avec la plus mortelle inquiétude, en entourant de ses bras la créature chérie qu'il voudrait préserver des coups qui la menacent. O maître ! s'écrie-t-il plus douloureusement, maître, venez à moi.

Merville avait suivi des yeux son nègre dans sa course, mais il n'avait pu l'accompagner avec la même rapidité ; pourtant il pressait ses pas, il les presse davantage encore lorsqu'il entend Phénor qui l'appelle, il arrive près de lui, il arrive trop tard ! Il a compris de suite que Phénor a retrouvé sa femme ; son intention est de s'arranger à l'instant avec le planteur, d'acheter Néala et de la réunir à son mari ; mais le planteur, furieux de la résistance inattendue de la négresse, habitué, comme presque tous

ses pareils, à céder à sa violence, juste ou non, dès qu'il ne s'agit que *des noirs*, le planteur, qui d'ailleurs n'a pas encore aperçu Merville, vient de frapper la tête de la malheureuse Néala avec tant de colère, que l'infortunée tombe sans mouvement aux pieds de Phénor, au moment même où Merville arrive à son secours. Le nègre pousse un cri de douleur et de rage, il se jette sur son amante, il se baigne dans le sang qui coule autour d'elle; puis avec un accent terrible, il dit : Maître ! elle est morte ! Néala est morte ! Merville soulève la négresse, il cherche à la ranimer, il tâte son pouls, examine ses artères, pose avec anxiété ses mains l'une après l'autre sur son cœur : Elle n'est plus, dit-il avec un soupir. Phénor, qui, à genoux devant

son maître, les mains serrées avec une force convulsive, a suivi tous ses mouvemens, a consulté le moindre de ses regards, comme s'il attendait de lui l'ordre de vivre ou de mourir; Phénor entend ces mots, regarde encore son maître avec une expression qui déchire l'âme de l'homme bienfaisant; puis se penchant sur le corps de Néala, il pose sa bouche sur la bouche inanimée de sa compagne chérie, il y dépose son dernier soupir.

Le sang de Merville se glace. Néala n'avait pas assez de force pour supporter l'émotion que lui a fait éprouver la présence inespérée de Phénor, jointe aux secousses violentes que lui causaient les mauvais traitemens dont elle était accablée, et toutes les forces de Phénor se sont brisées au spectacle des souffrances

de sa femme, et de sa mort affreuse. Tous deux ont succombé; les blancs sont leurs bourreaux.

Barbares! s'écrie l'unique ami de Phé-  
nor, qui vous a donné le droit de dispo-  
ser ainsi de la vie de vos semblables? Ne  
sont-ils pas hommes comme vous, ces  
nègres? Ne redoutez-vous donc ni les  
vengeances du ciel, ni l'indignation des  
hommes? Plus tard vous les trouverez  
toutes deux. Vos colonies, ensanglan-  
tées par vous, s'élèveront contre vous;  
elles vous repousseront avec horreur.  
Alors les enfans de vos esclaves vous  
poursuivront sans relâche, vous égorge-  
ront sans pitié. Vous n'êtes pas des  
hommes, vous diront-ils, vous, qui avez  
massacré tant d'hommes! Vous êtes des  
monstres, vous êtes des blancs! Alors,  
victimes de vos victimes, vous appelle-

rez Dieu à votre aide , et Dieu vous dira :  
Allez , maudits , vous avez versé le sang  
de vos frères !!!

La véhémence de Merville avait frappé  
le planteur. Monsieur , lui dit-il , j'ai  
peut-être aujourd'hui mis trop de viva-  
cité dans ma conduite ; par inadvertance,  
j'ai causé la mort de votre nègre et de  
ma négresse , j'en suis fâché , j'étais loin  
d'y songer , je vous jure ; voici mon  
amende , je la dépose entre vos mains.

En finissant ces paroles singulières,  
le planteur tira de sa poche deux pièces  
d'or , qu'il offrit à Merville (29).

A ce sang froid , à cette réparation  
bizarre , Merville ne répondit que par  
un mouvement de mépris profond. Les  
gémissemens d'un jeune nègre ont frappé  
son oreille ; il se retourne , voit un garçon  
de douze ans à peu près , qui s'est jeté

sur le corps de Néala, qui appelle sa mère, qui demande, qui supplie qu'on lui rende sa mère. Ne serait-ce pas leur fils ? demande Merville aussitôt. C'est celui de la négresse, lui répond-on. Viens, pauvre enfant, dit-il alors avec attendrissement en lui tendant les bras ; viens, pauvre orphelin, je te servirai de père, je veillerai sur tes jours, j'assurerai ton bonheur. Oui, je jure de ne te quitter que lorsque, sur une terre libre, dans une heureuse patrie de noirs, sous un ciel où tes yeux ne seront plus frappés sans cesse des maux qu'endurent tes frères, et du spectacle de la puissance oppressive des bourreaux de ta famille, j'aurai vu commencer pour toi de glorieuses destinées. Viens dans mes bras, viens avec moi, mon fils, quittons pour jamais ces plages

d'horreur et d'esclavage ; viens, mon fils.

Merville voulut acheter le jeune noir à l'instant. Il est une conscience qui parle plus haut que l'intérêt, qui l'emporte sur le pouvoir suprême. Le planteur sentait vivement malgré lui tout le poids de l'indignation d'un honnête homme. Il pouvait la braver, il est vrai, mais il n'était pas en son pouvoir de repousser la souffrance intérieure qu'elle lui causait. Il consentit volontiers à céder le petit noir, et n'en demanda qu'un prix modéré.

Merville alors prit l'enfant par la main et l'emmena de suite hors de la plantation, en l'appelant toujours son fils, au grand étonnement de tous ceux qui l'environnaient.

Désormais le séjour des colonies ne

pouvait plus offrir à Merville qu'un aspect déplorable ; suivi de son pupille, il se rendit promptement à Saint-Dominique. Là, commença pour lui l'accomplissement du serment qu'il avait fait au jeune noir, de protéger ses destins à venir. Tous les soins d'un tendre père, toute la sollicitude d'un ami, lui furent prodigués par Merville. Les trésors de l'éducation la plus suivie, la plus distinguée, furent versés autour de l'enfant de l'Afrique. Son intelligence les comprit et sut en profiter. Peu à peu ses facultés s'étendirent, les préjugés qu'il avait sucés avec le lait de l'esclavage disparurent devant la clarté pure de la raison. Au bout de quelques années, Merville eut le bonheur de voir son fils adoptif honorer sa nouvelle patrie par ses talens, l'illustrer par son éloquence, et, dans

des écrits pleins d'énergie et de vérité, éclairer le monde et consoler ses frères affligés. Satisfait d'avoir donné à la république un citoyen utile, et d'avoir fait connaître à son pupille tout le bonheur que procure la liberté, Merville pensa que sa tâche était remplie. Le vif désir de revoir son pays se fit sentir à son cœur ; persuadé qu'il pourrait y être utile à la cause qu'il avait embrassée, il ne balança pas. Mon fils, dit-il à son jeune ami, la voix de ma patrie s'est fait entendre, elle m'appelle, je vais te quitter. Au sein de cette belle patrie je défendrai les droits des noirs. Je me joindrai à tant d'hommes respectables qui poursuivent de leur indignation un commerce infâme, un criminel esclavage. Toi, mon fils, suis ta noble carrière, honore toujours la république

qui t'adopta, et la race dont tu es né, par tes vertus, tes talens, ta sagesse; sois heureux! mes plus tendres vœux te suivront pas à pas, et t'environneront sans cesse.

Prêt à monter sur le vaisseau qui allait l'éloigner pour toujours de la belle Haïti, Merville pressa tendrement le nègre sur son cœur. Long-temps tous deux se tinrent embrassés. Enfin Merville est sur le vaisseau; l'orphelin se prosterne dans la poussière, il tend les bras à l'ami qui lui ouvre encore les siens. Le bâtiment s'ébranle; par un mouvement spontané tous deux élèvent leurs yeux et leurs mains vers le ciel. Le soleil resplendissant frappe alors en même temps de ses rayons un blanc et un noir, tandis que les prières réunies de ce blanc et de ce noir sont accueillies de l'Eter-

nel , comme la plus agréable offrande.  
Mon Dieu ! s'écrie le noir, protégez mon  
père ! Mon Dieu ! dit Merville , répandez  
vos bénédictions sur cet être régénéré !  
Veillez sur ses destins et sur les destins  
d'Haïti ! et toi , Haïti ! ô que ta splendeur  
ne soit pas un brillant météore , mais  
un phare immortel de salut et de li-  
berté (30) !!!

FIN.

## NOTES.



(1) P. 5. *Et l'homme inventa l'esclavage.*

L'amour de la liberté, les nobles idées, tous les sentimens naturels à l'homme, semblent s'être réveillés partout. L'Amérique du Nord voit chaque jour s'augmenter sa gloire, sa splendeur, sa puissance. Ses institutions font déjà l'admiration du monde et assurent sa prospérité intérieure. Tout en elle porte un caractère de grandeur et de beauté, tout, son indépendance, son patriotisme, sa politique, sa reconnaissance. Les états de l'Amérique du Sud, électrisés par son noble exemple, s'élancent de toutes parts vers une sage liberté. La Grèce, berceau des sciences et des arts, berceau de la sagesse et de l'héroïsme, la Grèce, lasse d'un joug honteux, se régénère, et enfante des héros dignes de ceux qui l'illustrèrent aux beaux jours de sa gloire. Le monde entier rejette les préjugés et l'esclavage, oserions-nous encore en laisser accabler les nègres ?

(2) P. 6. *La honte de l'espèce humaine.*

Le crime de la traite fut la suite d'autres crimes. Lorsque les Européens se furent emparés des colonies, leur ivresse devint telle, qu'ils massacrèrent impitoyablement tous les malheureux insulaires. Alors ne pouvant tirer parti par eux-mêmes du sol riche qu'ils avaient conquis, manquant de bras pour cultiver les terres considérables dont la possession les enivrait, mais dont ils avaient peine à supporter l'excessive chaleur, ils allèrent à *la chasse* des hommes; et profitant de l'état d'enfance des nègres, ils se les approprièrent comme esclaves, c'est-à-dire qu'ils volèrent à l'Afrique ses malheureux enfans.

(3) P. 13. *Cette dernière ressource leur sera soigneusement arrachée.*

On punit rigoureusement les esclaves qui veulent se tuer. Tous les faits extraordinaires qu'on lira dans cet ouvrage sont de la plus grande authenticité. Tous les traits affreux qui feront frémir les lecteurs sensibles sont de la plus exacte, de la plus scrupuleuse vérité. En vain quelques individus de mauvaise foi voudraient les révoquer en doute, ou les faire passer pour d'horribles fictions. Loin de nous la méprisable facilité d'effrayer l'imagination par des crimes

imaginaires : ce talent, nous nous empressons de l'abandonner à beaucoup de nos faiseurs de romans ; selon nous, il outrage la nature. Cet ouvrage est une histoire impartiale bien plutôt qu'un roman. Toutes les circonstances qu'on y trouvera développées dans le cadre d'une *nouvelle*, sont *historiques*, sont appuyées sur les preuves les plus certaines, sont constatées par les ouvrages les plus recommandables. On peut, pour s'en convaincre, lire toutes les brochures publiées sur ce sujet par la Société de la morale chrétienne, notamment *le Cri des Africains*, et les comptes rendus de livres du même genre dans la Revue encyclopédique. C'est avec un zèle ardent, mais c'est avec un scrupule religieux que nous nous sommes conformés à ces documens authentiques.

(4) P. 14. *Ou de se rendre pour mourir.*

Consultez également les ouvrages ci-dessus nommés.

(5) P. 14 *Quelle épouvantable effronterie !*

Suivez les mêmes indications ; lisez particulièrement *le Cri des Africains*, brochure du plus haut intérêt, écrite avec simplicité, avec la plus ardente humanité, la plus touchante philanthropie. Elle vous fera frémir.

(6) P. 15. *Pour l'homme infortuné.*

Si vous voulez vous instruire pleinement , suivez les travaux du *Comité de la traite* , fondé au sein de la Société de la morale chrétienne ; suivez ceux des sociétés correspondantes anglaises , sur le même sujet ; lisez le rapport éminemment remarquable de M. Buxton au parlement anglais , rapport relatif à l'abolition de l'esclavage aux colonies ; lisez enfin tout ce qu'a publié l'Angleterre , nation admirable , il faut en convenir , dès qu'il s'agit de sacrifices généreux , d'associations philanthropiques.

1 (7) P. 17. *A leurs tourmens.*

La mort la plus affreuse paraît aux nègres préférable à leur situation cruelle , leur état est pour eux le pire des maux , aussi la plus active surveillance ne triomphe-t-elle pas toujours de leurs projets de se détruire.

(8) P. 1. *Les vengeances du ciel.*

Les conducteurs de caravane sont la plupart du temps si barbares, que non seulement ils chargent les esclaves de chaînes et de pesans fardeaux, mais souvent encore ils tyrannisent leurs mouvemens au point de rabaisser leurs têtes à coups de bâton , lorsqu'ils voient ces têtes se tourner d'un côté ou d'un autre. Lisez *le Cri des Africains*.

(9) P. 20. *Le soutien de leurs chaînes.*

Que de raisons peuvent les priver de leurs femmes, de leurs familles ? Que d'événemens peuvent ainsi changer leurs destinées ? les ventes d'esclaves, les changemens de maîtres, les caprices, etc... puisque leurs mariages ne sont reconnus par aucune loi, par conséquent ne sont aucunement respectés.

(10) P. 21. *Après des nuits d'orages.*

Les excès récents commis à la Martinique ne devraient-ils pas faire craindre pour elle un pareil sort, faire pressentir de nouvelles commotions ? ne devraient-ils pas rendre plus humains et plus sages ? Mais non, on croit enchaîner tout par la fureur. Il vient pourtant un moment où elle se brise devant une fureur plus grande.

(11) P. 26. *Par des animaux enragés!!!*

Lisez l'histoire de la catastrophe de Saint-Domingue, ouvrage admirable d'un noir, publié par M. B. de Cressé, Paris, 1820.

(12) P. 28. *Etouffe l'entendement.*

Est-il possible qu'il existe de nos jours des gens qui mettent les nègres au niveau des singes ! Ce n'est pourtant que trop vrai. Regardez les colons qui amènent avec eux des nègres en Europe ; ne dirait-on pas que ce sont des bêtes

curieuses qu'ils ont à leur suite ? Remarquez la manière indécente dont les femmes créoles se conduisent devant leurs nègres ; ces dames assurément ne leur font pas l'honneur de les croire hommes, ou du moins hommes comme les blancs.

(13) P. 29. *Que de crimes avant ce temps peut-être inconnus aux enfers.*

Imitation du vers de Racine :

Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !

(14) P. 30. *Qu'ils veulent convertir à la foi.*

Ceux qui se seront bien pénétrés des vérités que nous avançons ici, ceux qui se rendront à l'évidence, seront bien convaincus que jusqu'à ce jour la conversion des nègres ne pouvait être qu'un prétexte, ou qu'une absurdité.

(15) P. 38. *En cas de besoin.*

Dès qu'un négrier se montre à l'ancre, les nègres ne sortent plus qu'armés.

(16) P. 46. *Adieu, adieu mon frère.*

Le culte des nègres pour leurs parens, particulièrement pour leurs mères, est on ne peut plus touchant.

(17) P. 53. *Si les exorcismes.*

L'hypocrisie les mêle adroitement aux remèdes.

(18) P. 74. *Et ses épaules.*

Les vols de nègres enlevés par surprise sont très-fréquens ; consultez les ouvrages que nous avons indiqués.

(19) P. 75. *Phénor s'évanouit.*

Lisez *le cri des Africains*, vous y verrez de semblables horreurs ; je le répète, cet ouvrage est authentique.

(20) P. 78. *De la douleur et de la rage.*

Allez aux sources que nous indiquons, vous aurez des détails sur ces affreux négriers.

(21) P. 79. *Dans un tonneau.*

Sur des bâtimens pris faisant la traite, on a trouvé des victimes humaines entassées dans des tonneaux. Consultez.

(22) P. 83. *Il est de ces tableaux, etc.*

Hélas ! que d'horreurs enfantées sans cesse par des préjugés ou des calculs odieux ! De nos jours, des chrétiens veulent voir planter l'étendard de Mahomet où flottent les bannières du Christ ! Ni ces milliers de victimes qui meurent en embrassant la croix, ni ces femmes, ces enfans, ces vieillards qui font sauter la forteresse qui les renferme plutôt que de se rendre, rien ne touche leur rage impie ! Quoi ! pas un

état de l'Europe chrétienne n'ira secourir des frères? Des chrétiens se joindront-ils à des Turcs? Aideront-ils à massacrer des chrétiens? Verront-ils de sang-froid exterminer tous leurs frères? mettront-ils la Grèce chrétienne en cendre? Feront-ils triompher l'étendard du croissant? Histoire! quelle page de sang, quelle marque d'infamie!!!

(23) P. 85. *Sans honneur et sans foi.*

S'il faut donner encore d'autres preuves physiques à l'appui de l'horreur naturelle qu'inspire à tant d'égards cet infâme trafic, nous engagerons à lire l'ouvrage du docteur Dupan relatif à la fièvre jaune. On y verra comment la nature outragée se venge des crimes des hommes en répandant sur eux les poisons que leur ignorante cupidité concentra elle-même dans leur sein.

(24) P. 89. *Les nègres ne se feraient plus musulmans.*

Quelle honte pour les chrétiens! Ils portent la désolation en Afrique, et les musulmans y portent et y voient fleurir leur religion. Consultez.

(25) P. 91. *Malgré ses souffrances.*

Il n'y a aucune exagération dans ces détails

de supplices, nous sommes loin encore de les citer tous. Recherchez les travaux du comité de la traite formée par la Société de la morale chrétienne.

(26) P. 97. *Par des mensonges.*

Le témoignage d'un seul blanc l'emporte en justice contre celui de plusieurs noirs. Lisez l'introduction au rapport de M. Buxton, ci-dessus cité, par M. C. Coquerel.

(27) P. 109. *A cet égard.*

C'est en vain qu'on voudrait suspecter la bonne foi des Anglais dans leurs poursuites contre ceux qui font encore la traite. Efforçons-nous plutôt d'imiter à cet égard leur franchise et leur juste sévérité.

(28) P. 127. *Armé de son jouet.*

Ne croirait-on pas voir le maître d'une meute?

(29) P. 132. *Deux pièces d'or qu'il offrit à Merville.*

Historique. Voyez le rapport de M. Buxton.

(30) P. 138. *De salut et de liberté!*

Honneur au roi chrétien qui vient solennellement de reconnaître ton indépendance,

Haïti! avec ton nom immortel, son nom traversera les siècles; ainsi, en peu d'années, deux Bourbons ont illustré deux règnes; l'un, en donnant à la France la constitution, qui assure ses droits sacrés, et sur laquelle repose tout son espoir; l'autre, en sanctifiant par sa justice la régénération d'une race d'hommes si long-temps outragée. Puisse sa main protectrice s'étendre également sur les nègres qui souffrent encore!

FIN DES NOTES.

spéciaux, parce que leurs intentions se donnaient à  
exposer aux Etats généraux le contenu des cahiers  
dont ils étaient porteurs.

Ces cahiers avaient été rédigés dans un esprit de  
bien public, et ils faisaient l'éloge de la sagesse de  
leurs auteurs. Ils avaient recommandé spécialement  
le maintien des formes du gouvernement; c'est-à-  
dire la monarchie, et la division des trois ordres de  
l'Etat. Mais à peine les représentans furent introduits

égal à celui  
ensuite qu'o  
Il ne s'en tin  
ordres fûsser  
fut efficace  
son teus a pe  
étaient dans l  
trop accroître

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

---

ADRESSE AUX NATIONS DE L'EUROPE, sur le fr. c.  
commerce homicide appelé Traite des Noirs,  
publiée par la Société des Amis, communé-  
ment nommés Quakers, etc. trad. de l'anglais,  
br. in-8°. . . . . » 25

FAITS RELATIFS à la Traite des Noirs, suivis  
de détails sur la colonie de Sierra-Léone,  
publiés par un comité nommé par la Société  
religieuse des Amis, pour concourir à l'aboli-  
tion complète de la Traite des Noirs, br. in-8° » 60

QUELQUES OBSERVATIONS sur la Traite des  
Noirs. *Signé* : JOSIAH FORSTER. . . . .

Et toutes les brochures relatives à la Traite,  
mentionnées dans cet ouvrage.

---

JOURNAL DE JEAN MIGAULT, ou Malheurs  
d'une famille protestante du Poitou, à l'époque  
de la révocation de l'édit de Nantes, d'après  
un manuscrit récemment trouvé entre les  
mains d'un des descendants de l'auteur, in-12. 1 80

ATILIVS, ou l'Héroïsme de la piété filiale,  
par E. T. C. H. Pelletier, in-18. . . . . 2 »







